




3 1761 07936883 3



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

L'AUTRE DANGER

MAURICE DONNAY

L'AUTRE DANGER

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

EN PROSE

*Représentée pour la première fois à la Comédie-Française,
le 22 décembre 1902.*

60887
25 | 9 | 03

PARIS

LIBRAIRIE CHARPENTIER ET FASQUELLE

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR

11, RUE DE GRENELLE, 11

1903

Tous droits réservés.

2607
05A83

PERSONNAGES

FREYDIÈRES	MM.	LE BARGY.
ÉTIENNE JADAIN		DE FÉRAUDY.
JADAIN PÈRE.		JOLIET.
LUYNAIS		DEHELLY.
HEYBENS.		DELAUNAY.
CLÉMENTIER		CROUÉ.
ERNSTEIN		HENRY MAYER.
PRABERT.		GARRY.
UN JEUNE HOMME		LAUMONIER.
DE MEILLAN		RAMEIL.
CLAIRE (M ^{me} Jadain)	M ^{mes}	BARTET.
M ^{me} ERNSTEIN		BERTINY.
M ^{me} JADAIN MÈRE		THÉRÈSE KOLB.
M ^{me} CHENEVAS.		GÉNIAT.
M ^{me} LACORTE		CÉCILE SOREL.
MADELEINE.		PIÉRAT.
MARIE		FAYLIS.
M ^{lle} CHOSCONESCO		ROBINNE.

L'AUTRE DANGER

ACTE PREMIER

A Paris, au mois de juin, chez les Ernstein qui habitent un hôtel avec jardin; la plantation du décor est celle-ci :

Le jardin avec de grands arbres, une table, des fauteuils en paille ou en jonc de couleurs claires; à travers les arbres, on aperçoit la façade de l'hôtel et, par les fenêtres, un salon luxueux très éclairé; — auprès d'une fenêtre, un piano recouvert d'une vieille étoffe. On descend du salon dans le jardin par une porte-fenêtre et les cinq ou six marches d'un perron qui règne tout le long de la façade de l'hôtel.

Au lever du rideau, un domestique dispose un plateau avec le café sur la table... puis, par la porte-fenêtre du salon, descendent dans le jardin M^{me} Ernstein, donnant le bras à Étienne Jadain, Claire Jadain donnant le bras à Ernstein, puis derrière, Freydières, de Meillan.

SCÈNE PREMIÈRE

CLAIRE JADAIN, JADAIN, MADAME ERNSTEIN,
ERNSTEIN, FREYDIÈRES, DE MEILLAN

MADAME ERNSTEIN

J'ai fait servir le café dans le jardin... par cette chaleur, j'ai pensé que vous préféreriez le prendre dehors.

ÉTIENNE

C'est une excellente idée.

CLAIRE

C'est admirable d'avoir un parc en plein Paris.

ERNSTEIN

Oh! un parc, c'est à peine un jardin.

CLAIRE

C'est très grand!

ERNSTEIN

C'est tout petit... on ne voit pas les murs à cause des arbres; mais ils ne sont pas loin.

ÉTIENNE

C'est égal, je m'en contenterais.

CLAIRE

Vous avez des arbres magnifiques!

MADAME ERNSTEIN

Nous avons même un cerisier.

ÉTIENNE

Un vrai cerisier ?

MADAME ERNSTEIN

Et qui donne de vraies cerises... nous en avons eu vingt-trois cette année.

ÉTIENNE

Combien ?

MADAME ERNSTEIN

Vingt-trois ; mon mari a même calculé que chaque cerise nous revenait à cinq mille francs... n'est-ce pas, Léon ?

ERNSTEIN

Oui... cinq mille trois cent soixante-quinze francs pour être exact.

ÉTIENNE

Enfin ! c'est déjà très heureux qu'il ait donné des cerises.

CLAIRE

Si on peut appeler ça donner.

ERNSTEIN, répétant avec complaisance.

Oui, si on peut appeler ça donner... (Tapant sur l'épaule de Jadain.) Ce brave Jadain, ça fait plaisir de le revoir... ce vieux camarade. (A Madame Jadain.) Vous venez souvent à Paris, Madame?

CLAIRE

Oh! souvent, non. Nous y venons une fois chaque année, vers cette époque, pour voir ma sœur qui est mariée.

ERNSTEIN, à Jadain.

Ainsi, tu viens tous les ans à Paris et je ne te vois jamais. Dans les premières années qui ont suivi notre sortie de l'École, nous nous voyions encore assez souvent. Tu me serais jamais passé à Paris sans venir me serrer la main. Tu me donnais de tes nouvelles de temps en temps... et puis, tout à coup, plus de nouvelles, plus rien... et encore cette fois-ci, si je ne t'avais pas rencontré par le plus grand des hasards...

ÉTIENNE

Que veux-tu, mon cher ami, on se perd de vue, c'est forcé. D'abord, tu as séjourné assez longtemps en Tunisie.

ERNSTEIN

C'est vrai.

ÉTIENNE

Et puis, j'habite Grenoble... et puis, je me suis marié.

ERNSTEIN

En voilà une raison ! moi aussi, je me suis marié.

ÉTIENNE

Nos situations sont tellement différentes. Ah ! tu as marché, toi, à la bonne heure. Je savais que tu avais de grosses occupations, que tu t'étais lancé dans d'immenses affaires, alors, je me disais...

ERNSTEIN

Tu te disais des bêtises. Tu savais bien que j'aurais toujours eu le plus grand plaisir à revoir un vieux camarade comme toi... plus qu'un camarade, un ami... car enfin nous étions très liés à l'École.

(A ce moment, Madame Ernstein offre à Jadain un verre de liqueur.)

MADAME ERNSTEIN

Monsieur Jadain, de la chartreuse, du curacao, du cognac ?

ÉTIENNE

Je prendrai un peu de cognac, Madame.

ERNSTEIN, à Claire.

Je regrette, Madame, que votre mari soit resté aussi longtemps sans venir me voir : cela a retardé pour moi le plaisir de vous connaître.

CLAIRE

Vous êtes trop aimable.

ERNSTEIN

Je ne savais pas que Jadain avait épousé une femme aussi charmante, tout à fait charmante. Alors, vous ne venez à Paris qu'une fois par an ?

CLAIRE

Oui.

ERNSTEIN

C'est bien peu. Paris doit vous manquer, pourtant ?

CLAIRE

Pas du tout.

ERNSTEIN

En tout cas, vous lui manquez.

CLAIRE

Croyez-vous ?

ERNSTEIN

Cela ne fait pas de doute ; mais vous êtes Parisienne ?

CLAIRE

Non, je suis Vendéenne.

ERNSTEIN

La Vendée fait bien les choses.

(Claire sourit et revient près des autres personnes.)

MADAME ERNSTEIN

Sentez-vous ? Il commence à y avoir un peu de fraîcheur.

ERNSTEIN, à sa femme.

Ma chère amie, vous devriez mettre quelque

chose sur vos épaules; j'ai peur que vous ne preniez froid.

DE MEILLAN

Votre mari a raison, Madame, n'oubliez pas que vous chantez vendredi.

MADAME ERNSTEIN, à son mari.

C'est vrai, ayez donc l'obligeance de faire dire à Armande de m'apporter mon boa de plumes. (S'adressant à Claire.) Et vous, Madame, vous ne craignez pas que la fraîcheur... ?

CLAIRE

Merci, Madame, il n'y a pas de danger.

ÉTIENNE

Il n'y a pas de danger... Il n'y a pas de danger...

FREYDIÈRES

Je vois, Madame, que vous n'êtes pas plus prudente que lorsque vous étiez jeune fille.

ÉTIENNE

Ah! Monsieur, lorsqu'elle était jeune fille, elle obéissait sans doute à ses parents; mais moi, je n'ai aucune autorité sur elle.

CLAIRE

Si vous écoutez les plaintes de mon mari, vous n'avez pas fini. Encore pour vous, elles sont nouvelles... mais moi qui les connais, je m'en vais.

FREYDIÈRES

Restez, au moins pour vous défendre.

CLAIRE

Je préfère compter sur vous.

(Elle va rejoindre le groupe formé par Madame Ernstein, Ernstein et de Meillan.)

ÉTIENNE

Ma femme ne pensait pas, en venant ici ce soir, retrouver un ami d'enfance.

FREYDIÈRES

Non... n'est-ce pas ?

ÉTIENNE

Vous avez été élevés ensemble pour ainsi dire ?

FREYDIÈRES

Oui... vous savez ce qu'est l'existence en pro-

vince, dans une petite ville; nos familles se voyaient beaucoup... les maisons de nos parents étaient voisines.

ÉTIENNE

C'est une jolie ville, Clisson.

FREYDIÈRES

C'est une vieille ville charmante, malheureusement, elle se modernise de jour en jour.

ÉTIENNE

Vous n'étiez pas à notre mariage, n'est-ce pas?

FREYDIÈRES

Non, je n'y étais pas.

ÉTIENNE

C'est ça... parce que je ne me rappelle pas vous avoir vu et je me souviens très bien d'avoir été présenté à vos parents.

FREYDIÈRES

Oui, j'étais à Paris, je passais un examen de droit ce jour-là.

ÉTIENNE

Et ils vont bien vos parents ?

FREYDIÈRES

Je n'ai plus que ma mère.

ÉTIENNE

Ah ! Enfin, vous avez fait parler de vous depuis ce temps-là.

FREYDIÈRES

Oh !

ÉTIENNE

Chaque fois que vous plaidez une cause retentissante, nous lisions votre nom dans les journaux : Maître Freydières ! et je disais à ma femme : « Tu vois, ton ami d'enfance est devenu un avocat célèbre. »

(Cependant, Armande, la femme de chambre, a apporté un boa qu'elle a posé sur les épaules de Madame Ernstein.)

MADAME ERNSTEIN

Croyez-vous qu'il a fait une chaleur aujourd'hui ! Et ce n'est pas fini : il paraît que nous allons avoir un été abominable.

FREYDIÈRES

A quoi voyez-vous ça ?

MADAME ERNSTEIN

On a observé des taches sur le soleil.

ERNSTEIN

Oh ! le sale !

MADAME ERNSTEIN

C'est affreux de rester à Paris par un temps pareil.

CLAIRE

Vous êtes obligée, Madame, de rester ?

MADAME ERNSTEIN

Obligée... c'est-à-dire qu'il y a une fête de charité, à la fin de la semaine, chez la duchesse de Mertagne et un garden-party avec une représentation théâtrale.

FREYDIÈRES

Ce sera charmant !

MADAME ERNSTEIN

Et je dois chanter un duo avec M. de Meillan ;
mais après, je partirai pour la campagne.

FREYDIÈRES

Voilà encore un préjugé, la campagne ! Paris
est cent fois préférable quand on est installé
comme vous l'êtes. A quoi bon quitter ça pour
aller en Touraine, où il fait beaucoup plus
chaud qu'ici ?

MADAME ERNSTEIN

C'est vrai.

FREYDIÈRES

Et ce soir, regardez quel calme, quel silence !
On peut se croire loin de Paris. Vous avez des
fleurs, des arbres, un cerisier, vous entendez les
oiseaux chanter.

ERNSTEIN

Nous avons même trois poissons rouges dans
un petit bassin en marbre.

FREYDIÈRES

Que voulez-vous de plus ? C'est absolument
la campagne.

MADAME ERNSTEIN

Aimez-vous les poissons rouges, Madame ?

CLAIRE

Mon Dieu, Madame, je ne les crains pas.

MADAME ERNSTEIN

Moi, je les adore, j'en suis folle, je les trouve exquis. (Rêveuse.) Souvent je m'amuse à les regarder pendant des heures... je me demande à quoi ils peuvent penser.

FREYDIÈRES

Et vous ?

MADAME ERNSTEIN

Je pense que vous êtes un insolent... Vous êtes à Paris pour quelque temps, Madame ?

CLAIRE

Nous repartons demain matin.

MADAME ERNSTEIN

Déjà!... Vous habitez Grenoble, je crois?...

CLAIRE

Oui, Grenoble.

MADAME ERNSTEIN

Je ne connais pas du tout... c'est joli ?

CLAIRE

C'est une jolie ville de province.

FREYDIÈRES

On y fabrique des gants. On a élevé une statue à M. Jouvin, tandis que Stendhal n'a pas même son buste.

MADAME ERNSTEIN

Et alors ?

FREYDIÈRES

Alors, c'est tout.

MADAME ERNSTEIN

Ah ! je croyais que vous alliez raconter une histoire.

FREYDIÈRES

Je m'en garderais bien.

MADAME ERNSTEIN

C'est drôle de parler pour ne rien dire.

FREYDIÈRES

N'est-ce pas ?

MADAME ERNSTEIN

Et il faut que vous repartiez demain ?

CLAIRE

Oui, mon mari n'avait que quinze jours de congé et il faut qu'il soit à son poste vendredi matin.

ERNSTEIN, à Jalain.

Tu es encore assez tenu ?

ÉTIENNE

Je suis très tenu... J'ai tout juste un mois de vacances que je prends en deux fois... tu sais bien ce que c'est qu'une administration; on n'est pas du tout son maître, il faut être là, même s'il n'y a pas grand'chose à faire. Avant tout, il ne faut pas déplaire aux grands chefs !

ERNSTEIN

Mais tu ne dois plus trembler devant les grands chefs et tu dois avoir une situation au chemin de fer qui te permet...

ÉTIENNE

Mais pas du tout, on avance très lentement dans ces boîtes-là... à moins d'être recommandé. Oh ! alors, ça va tout seul... Ah ! ce n'est pas une carrière brillante... on a bien des déboires et des désillusions.

ERNSTEIN

Tu fais toujours des ponts.

ÉTIENNE

Oui, des ponts, des gares, des magasins... enfin toutes les études qui concernent ma section.

ERNSTEIN

Ça t'intéresse ?

ÉTIENNE

Oh ! ce n'est pas passionnant... c'est toujours la même chose... alors, ça devient de la routine,

on s'abrutit et, sans être envieux, on ne peut s'empêcher de se dire que ce n'était pas la peine de sortir le premier de l'École pour voir les autres passer devant soi.

ERNSTEIN

C'est vrai, tu es sorti le premier de l'École.

ÉTIENNE

Oui... tu vois que ça ne m'a pas servi à grand-chose.

ERNSTEIN

Je me rappelle, tu étais un sujet tout à fait remarquable... C'est même toi qui m'as fait mon projet de sortie, et c'est grâce à toi que j'ai mérité mon diplôme d'ingénieur, l'avant-dernier, il est vrai.

FREYDIÈRES

Ah ! il y en avait un après vous ?

ERNSTEIN

Oh ! si je n'ai pas eu le dernier, c'est parce que mon oncle faisait partie du conseil d'administration de l'École. Alors, par considération pour lui...

FREYDIÈRES

J'ai un petit cousin qui est dans un collège de religieux. Il est toujours le vingt-deuxième sur vingt-trois et, comme je lui demandais un jour qui était ce vingt-troisième, il m'a répondu que c'était un petit garçon qui n'existait pas.

ÉTIENNE

Comment cela ?

FREYDIÈRES

Oui, c'était un élève que les bons pères avaient inventé pour que mon petit cousin ne fût pas le dernier. De cette façon, l'enfant ne se décourageait pas et ses parents n'étaient pas humiliés.

ERNSTEIN

Eh ! bien, on m'a traité comme votre petit cousin.

FREYDIÈRES

Enfin, vous étiez le dernier.

ÉTIENNE

Ça ne l'a pas empêché de réussir.

FREYDIÈRES

Parbleu, sans ça, il ne s'en vanterait pas, et même, il y met de la coquetterie.

ERNSTEIN

De la coquetterie ?

FREYDIÈRES

C'est un sentiment bien naturel : quand on a passé pour un crétin aux yeux de toute une promotion, il y a un rare plaisir à en appeler de ce jugement précisément devant le premier de cette promotion.

ÉTIENNE

Tandis que les premiers sont les derniers.

FREYDIÈRES

Ce n'est pas une vérité absolue ; mais, en général, ces classements d'École sont bien illusoires et la vie se charge de les modifier. Un concours de sortie, comme le nom l'indique, n'est pas une arrivée, mais un départ pour l'existence. Ça m'a toujours fait l'effet de ces courses de cyclistes où deux cents coureurs sont engagés ;

on est bien obligé de les mettre sur plusieurs rangs et on tire au sort les numéros; mais ceux du dernier rang n'ont pas moins de chances que ceux du premier, parce que la route est longue et semée de difficultés de toutes sortes : montées rapides, descentes vertigineuses, tournants dangereux.

ÉTIENNE

Nécessairement, il y a, à l'heure actuelle, dans toutes les carrières, un tel encombrement. Et puis, il faut tout dire, il y a la chance... la chance ! Quand je songe à la carrière rapide, foudroyante de quelques-uns de nos camarades ! Tiens, tu as connu Devigny à l'École ?

ERNSTEIN

Oui, je me rappelle.

ÉTIENNE

Ça n'était pas un aigle.

ERNSTEIN

Je ne me souviens pas de lui comme d'un aigle.

FREYDIÈRES

Et ça vous aurait frappé.

ÉTIENNE

Eh! bien, voilà un garçon... en sortant de l'École, il était entré comme dessinateur, à Lille, chez un fabricant de machines à vapeur, qui avait des filles. Devigny était très joli garçon... l'aînée des filles l'a remarqué... elle l'a même remarqué à un tel point qu'elle est devenue enceinte. Naturellement, Devigny a épousé; le beau-père est mort et son gendre est maintenant à la tête d'une belle usine.

FREYDIÈRES

Moi, je trouve ça très bien.

ÉTIENNE

C'est piquant... je le reconnais... c'est piquant; mais c'est pour vous dire par quels moyens on arrive maintenant.

ERNSTEIN

Il ne faut pas généraliser.

ÉTIENNE

Devigny a profité d'un physique avantageux ; mais comment expliquer la fortune d'un homme comme Harduc, par exemple?... Alors, non, Harduc, enfin!... songe donc, Harduc.

FREYDIÈRES

Qui est-ce donc, ce Harduc ?

ÉTIENNE

Imaginez-vous le garçon le plus médiocre, qui ne savait rien de rien, qui ne comprenait rien à rien. A la dernière Exposition, à force d'intrigues et de protections, il obtient des petits travaux à faire, entre autres un kiosque à gaufres qu'il avait élevé sur un rocher, au milieu d'un petit lac. Au premier coup de vent, le kiosque est tombé dans l'eau. Hé! bien, on l'a décoré et il est à présent architecte du gouvernement, comblé d'honneurs, parce qu'il est le fils de son père. Et combien pourrais-je vous en citer comme celui-là! D'ailleurs, tu le sais bien, il n'y a qu'à feuilleter l'Annuaire de l'École : c'est très édifiant.

FREYDIÈRES

L'Annuaire, je crois bien. C'est un livre admi-

nable et d'un enseignement merveilleux. Par où en sont les autres, on constate exactement où l'on en est soi-même. Excellent exercice de comparaison ! On s'enorgueillit du chemin que l'on a fait, on plaint ceux qui sont restés en arrière, dans une situation inférieure, à leur place en un mot ; ceux-là on les traîne dans la pitié ; mais, contre ceux qui sont arrivés aux plus hautes situations, on s'indigne, on s'étonne tout au moins et, c'est l'ensemble de ces sentiments : mépris, égoïsme, jalousie et même haine qui constitue, à proprement parler, la Camaraderie.

ERNSTEIN

Il y a du vrai dans ce que vous dites.

(Un silence.)

ÉTIENNE

Et ton cousin, le constructeur, Georges Erns-
tein, qu'est-ce qu'il devient ?

ERNSTEIN

Ah ! mon pauvre cousin, il n'a pas eu de chance, lui... il est complètement ruiné... avec ça, pas de santé, incapable de remonter sur sa bête.

ÉTIENNE

Qu'est-ce que tu me dis là? Mais c'est tout nouveau?

ERNSTEIN

Oh! ce n'est pas vieux, il y a deux mois.

ÉTIENNE

Alors, sa maison?

ERNSTEIN

Je la reprends... je lui avais prêté deux cent mille francs, je ne tenais pas à les perdre, je ne voulais donc pas le laisser faire faillite. D'abord, c'est mon cousin, nous portons le même nom, et puis c'était le seul moyen que la maison ne fût pas revendue dans des conditions désastreuses.

ÉTIENNE

Tu as bien fait.

ERNSTEIN

De sorte que me voilà à la tête d'un atelier de constructions métalliques. Il faut même que je trouve quelqu'un pour s'occuper de la partie

technique, parce que moi!... Tu ne connaîtrais pas quelqu'un par hasard?

ÉTIENNE

Ma foi, non.

ERNSTEIN

Mais, au fait, j'y pense. Puisque tu ne parais pas satisfait de ta situation dans ton chemin de fer, pourquoi ne viendrais-tu pas avec moi?

ÉTIENNE

Venir avec toi, comment?

ERNSTEIN

Comme directeur associé. Tu aurais des appointements fixes, une part dans les bénéfices. Pour ça, je suis tranquille, nous nous mettrions toujours d'accord. Plus tard, tu pourrais me racheter la maison. Eh! bien, qu'en dis-tu?

ÉTIENNE

Je ne sais pas... tu me proposes ça, comme ça, tout à coup.

(Il regarde Claire.)

ERNSTEIN

Tu regardes ta femme... tu as raison... il faut toujours regarder sa femme, surtout quand elle est jolie. Voyons, qu'en pensez-vous, Madame?

CLAIRE

Oh! dans ces questions-là, mon mari est seul juge. En tout cas, il faut réfléchir.

ERNSTEIN

Réfléchir à quoi? Je connais Jadain... c'est un ancien camarade... un ami... je sais ce qu'il vaut.

CLAIRE

Croyez-vous que ce nouveau genre de travaux puisse lui convenir?... Ça demande peut-être un apprentissage?

ÉTIENNE

Mais, ma chère amie, je ferais chez Ernstein ce que je fais depuis douze ans au chemin de fer, ce sont les mêmes travaux... je ne fais pas autre chose... Alors, je connais ce métier-là.

ERNSTEIN

Et puis, avec toi, je pourrais faire des choses

très intéressantes. Ainsi, pour commencer, je suis très lié avec Harduc.

ÉTIENNE

L'homme au kiosque?

ERNSTEIN

Précisément, et, par lui, j'obtiens des travaux importants pour l'Exposition dont il est un des grands lamas. Tu vois qu'il ne faut pas en dire de mal.

ÉTIENNE, très sincèrement.

Mais je n'en ai pas dit de mal; son kiosque est tombé dans l'eau, ça peut arriver à tout le monde.

ERNSTEIN

Je te le répète, il y a des choses très intéressantes à faire. D'ailleurs, si tu veux venir avec moi, dans mon cabinet, je te montrerai les plans. Harduc me les a prêtés justement ces jours-ci. Tu peux toujours te rendre compte, ça ne t'engage à rien.

ÉTIENNE

Oh! certainement.

(Les deux hommes remontent en causant vers l'hôtel.)

SCÈNE II

FREYDIÈRES, CLAIRE, MADAME ERNSTEIN,
DE MEILLAN

Ernstein et Étienne sont partis. Pendant la conversation qui précède, Madame Ernstein et de Meillan n'ont cessé de causer à voix basse, complètement isolés.)

FREYDIÈRES, à Claire.

Vous savez qu'Ernstein considère déjà la chose comme faite.

CLAIRE

Il va un peu vite.

FREYDIÈRES

Il est comme ça en tout et, quand ses décisions sont mauvaises, il a du moins l'excuse de les avoir prises rapidement.

CLAIRE

Ce n'est pas une excuse.

MADAME ERNSTEIN

Que sont donc devenus ces messieurs?

FREYDIÈRES

C'est étonnant comme vous êtes à la conversation!

MADAME ERNSTEIN

Vous disiez des choses qui n'avaient aucun intérêt.

FREYDIÈRES

Ces messieurs sont en train d'examiner les plans de la prochaine Exposition; votre mari veut entreprendre de grands travaux.

MADAME ERNSTEIN

Ah! (Un silence.) Dites donc, Meillan, vous savez que vous n'êtes pas ici pour vous amuser. Nous avons à travailler.

FREYDIÈRES

Qu'est-ce que vous allez faire?

MADAME ERNSTEIN

Nous allons répéter les duos que nous devons chanter vendredi au garden-party de la duchesse de Mortagne.

FREYDIÈRES

Comme ça, après dîner, vous n'aurez pas de voix.

MADAME ERNSTEIN

Il faut bien que nous répétions, nous n'avons plus beaucoup de temps... mardi, mercredi, jeudi, vendredi, c'est dans quatre jours et Meillan n'est jamais libre dans la journée; on ne peut pas mettre la main dessus.

FREYDIÈRES

C'est à se demander où il passe ses après-midi.

MADAME ERNSTEIN

Alors, je profite de ce qu'il est là. (A Claire.) Vous voyez, Madame, que je ne me gêne pas. Vous m'excusez.

CLAIRE

Mais, vous avez bien raison, Madame.

MADAME ERNSTEIN

D'ailleurs, comme nous chantons en plein air chez la duchesse, vous pouvez nous rendre un service : c'est de nous écouter d'ici et vous

nous direz si l'on nous entend, si la voix porte.
Vous voulez bien ?

FREYDIÈRES

Certainement. Qu'est-ce que vous allez chanter ?

MADAME ERNSTEIN

Les duos du *Poème d'amour*. Venez-vous, Meillan ?

DE MEILLAN

Je suis à vos ordres, Madame.

(Ils se dirigent vers la maison. Freydières et Claire restent seuls.)

SCÈNE III

FREYDIÈRES, CLAIRE

FREYDIÈRES

La façon dont Madame Ernstein se débarrasse de nous et nous prie de rester à notre place ne manque pas d'une certaine désinvolture.

CLAIRE

Il n'y a là rien que de très naturel.

FREYDIÈRES

Oui... Enfin!... Comment trouvez-vous M. de Meillan?

CLAIRE

Distingué... C'est un très joli garçon.

FREYDIÈRES

Voilà pour le physique.

CLAIRE

Autrement, je n'ai guère pu le juger. Il n'a pas ouvert la bouche.

FREYDIÈRES

Il ne l'ouvre que pour chanter et, il faut être juste, il chante bien.

CLAIRE

Ah!

FREYDIÈRES

Vous allez l'entendre. C'est même en chantant qu'il a touché le cœur de Madame Ernstein. Vous savez qu'elle en est folle?

CLAIRE

Pourquoi dites-vous cela?

FREYDIÈRES

Parce que c'est la vérité. D'ailleurs, vous vous en êtes fort bien aperçue.

CLAIRE

Moi?... Pas du tout.

FREYDIÈRES

Allons donc?

CLAIRE

Je vous assure que non. Mon caractère n'est pas de soupçonner le mal comme ça, sans savoir. Et puis, même en supposant que ce soit vrai, il est étrange que vous parliez si légèrement et devant n'importe qui d'un amour qui est peut-être toute la vie de cette femme et qu'elle croit secret.

FREYDIÈRES

D'abord, pour moi, vous n'êtes pas n'importe qui et je vous en parle légèrement, parce que c'est ainsi qu'il convient de parler de choses légères.

Et puis enfin, ce n'est pas un secret. Madame Ernstein ne cache pas cette liaison, pas assez même... elle l'affiche presque... Vous voyez combien elle se gêne peu devant vous qu'elle voit ce soir pour la première fois ; c'est une femme que son mari délaisse et qui se console.

CLAIRE

C'est très malheureux.

FREYDIÈRES

Oui, c'est malheureux. Elle était charmante, cette petite Madame Ernstein, quand elle s'est mariée ; elle aimait son mari, elle ne demandait qu'à lui rester fidèle jusqu'au dernier jour ; mais Ernstein n'a vraiment pas fait ce qu'il fallait pour ça. Alors, elle a cherché des distractions : elle était musicienne, elle avait une jolie voix, elle s'est jetée à cœur perdu dans la musique.

CLAIRE

Elle est entrée en musique comme on entre en religion.

FREYDIÈRES

A peu près, et ce qui devait arriver est arrivé, elle a rencontré le ténor... le ténor !

CLAIRE

Et puis, elle n'a pas d'enfant.

FREYDIÈRES

Ça n'aurait rien empêché.

CLAIRE

Si elle avait aimé cet enfant...

FREYDIÈRES

Vous croyez donc qu'on ne peut être à la fois amante et mère?

CLAIRE

À la fois... non; il faut choisir.

FREYDIÈRES

Qu'en savez-vous?

CLAIRE

C'est vrai, au fait, on ne sait pas.

FREYDIÈRES

Vous avez des enfants?

CLAIRE

J'ai une grande fille.

FREYDIÈRES

Oh! si grande que ça?...

CLAIRE

Elle a déjà douze ans...

FREYDIÈRES

Elle est jolie, votre fille?

CLAIRE

Comment voulez-vous que je vous réponde? Pour moi, pour moi, elle est la plus jolie; mais elle vous paraîtrait peut-être insignifiante.

FREYDIÈRES

Elle vous ressemble?

CLAIRE

On le trouve.

FREYDIÈRES

Alors, vous ne pensez pas un mot de ce que vous dites.

CLAIRE

C'est vrai, je fais de la modestie et c'est absurde, car ce n'est pas parce que c'est ma fille..

FREYDIÈRES, souriant.

Naturellement...

CLAIRE

Mais elle est adorable.

FREYDIÈRES

Alors, elle est jolie.

CLAIRE

Étrange... Oh! non, Oh! non, c'est trop... comment dirais-je?... spéciale. Oui, c'est ça, spéciale. Et puis, elle a une âme délicate, un cœur charmant...

FREYDIÈRES

Comment s'appelle-t-elle?

CLAIRE

Madeleine.

A ce moment, on entend les premiers accords du premier duo des *Poèmes d'Amour.*)

FREYDIÈRES

Quelle drôle de chose que la vie!... Ce matin encore...

(Il allait commencer quelque chose, mais il s'arrête.)

CLAIRE

Ce matin encore?

FREYDIÈRES

Je vous dirai ça tout à l'heure, laissons passer ce duo...

(On entend la voix de Meillan qui commence :)

Ouvre tes yeux bleus, ma mignonne,
Voici le jour!

(Puis la voix de Madame Ernstein qui finit :)

Et le grand soleil qui nous brûle
Est dans mon cœur!

CLAIRE

Madame Ernstein a une très jolie voix.

FREYDIÈRES

Ce n'est pas à moi qu'il faut le dire, c'est à elle. Ça lui fera bien plus de plaisir.

SCÈNE IV

LES MÊMES, MADAME ERNSTEIN, à la fenêtre du salon.

MADAME ERNSTEIN

Est-ce qu'on nous entend?

FREYDIÈRES

On n'entend que vous !

CLAIRE

C'est ravissant !

MADAME ERNSTEIN

Alors, ça va bien ?

CLAIRE

Très bien.

MADAME ERNSTEIN

Où donc êtes-vous ?... Je ne vous vois pas.

FREYDIÈRES

Nous sommes exactement à la place où vous nous avez laissés. Nous n'avons pas bougé.

MADAME ERNSTEIN

Je ne vous vois pas du tout.

FREYDIÈRES

Il y a des arbustes qui nous cachent.

MADAME ERNSTEIN

Et vous, est-ce que vous nous voyez?

FREYDIÈRES

Non, pas du tout.

(Madame Ernstein rentre.)

SCÈNE V

FREYDIÈRES, CLAIRE

CLAIRE

Pourquoi dites-vous ça? Puisque nous les voyons très bien à travers le feuillage?

FREYDIÈRES

Pourquoi j'ai dit ça? (On voit de Meillan et Madame Ernstein s'embrasser.) Tenez!... Regardez... j'ai dit ça pour ça!

CLAIRE, riant.

Oh! mais c'est une trahison!

FREYDIÈRES

C'est une complicité. Il faut toujours protéger les amoureux.

CLAIRE

Comme ils sont imprudents!... Son mari qui est à côté... et nous ici qui les voyons... un domestique pourrait venir...

FREYDIÈRES

Ils ne pensent pas à tout ça.

(De Meillan et Madame Ernstein s'embrassent encore.)

CLAIRE

C'est très amusant; la musique a tout à fait cessé.

FREYDIÈRES

Une autre commence. Je vous disais tout à l'heure : quelle drôle de chose que la vie! Nous voilà tous les deux, ce soir, dans ce jardin. Ah! je ne savais pas, en venant dîner ici, que je vous rencontrerais.

CLAIRE

C'est vrai?

FREYDIÈRES

Ernstein m'a téléphoné seulement ce matin de venir dîner avec de Meillan et un de ses anciens camarades d'École dont il ne me disait même pas le nom. Alors, quand je suis entré dans ce salon et que je vous ai aperçue, je me suis senti pâlir... vous avez bien dû le voir d'ailleurs?

CLAIRE

Je n'ai pas remarqué.

FREYDIÈRES

Ah! vous n'avez pas remarqué, c'est possible. Enfin, de vous voir là, après treize ans... comprenez donc, c'est toute une époque de ma jeunesse qui ressuscitait soudain. Pendant tout le temps de ce dîner, je vous regardais... vous n'avez pas changé.

CLAIRE

Vous êtes trop aimable.

FREYDIÈRES

Certes, la jeune fille que j'ai connue est devenue une femme ; mais ça n'a pas été chez vous comme chez d'autres une transformation, non, c'est une continuation ; c'est autre chose et c'est la même chose. La profonde expression de votre regard, la douceur prenante de votre voix, l'harmonie de vos gestes, tout ce qui fait votre grâce infinie, rien de tout cela n'a changé... Alors, une foule de sentiments que je croyais... ou plutôt qui n'étaient que... enfin, je suis bouleversé ! Mais vous ? vous ?

CLAIRE

Moi ?

FREYDIÈRES

Oui, vous. Ça ne vous a rien fait de me revoir ?

CLAIRE

J'ai été surprise .

FREYDIÈRES

Oui, vous avez été surprise d'abord... mais maintenant ?

CLAIRE

Ça me fait plaisir.

FREYDIÈRES, brusquement.

Ah! vous ne dites pas le mot qu'il faut.

CLAIRE

Je dis ce que je pense. Mais vous, vous me parlez avec une brusquerie!

FREYDIÈRES

Oh!

CLAIRE

Vous feriez croire... ma parole d'honneur, je ne sais pas, moi...

FREYDIÈRES

Oui, je sais ce que vous pensez. Je n'ai pas le droit de vous parler ainsi. Il n'y a rien eu entre nous. Non, évidemment, il n'y a rien eu au sens vulgaire où l'on entend y avoir quelque chose. Il n'y a rien eu et pourtant il y a eu tout. Il y a eu six années passées l'un près de l'autre dans l'intimité la plus tendre, la plus fervente.

Il y a eu mes rêves, mes espérances, mes désirs... il est impossible que vous ayez oublié tout cela.

CLAIRE

C'était un roman d'enfants, comme il y en a tant.

FREYDIÈRES

Vous n'étiez pas une enfant : six mois après, vous épousiez M. Jadain. Je n'ai pas voulu assister à ce mariage, d'ailleurs... Je vous détestais.

CLAIRE, souriant.

J'espère que maintenant vous m'avez pardonné?

FREYDIÈRES

Je ne sais pas.

CLAIRE

Vous ne pouviez pourtant pas m'épouser, vous étiez si jeune.

FREYDIÈRES

C'est vrai, nous sommes du même âge.

CLAIRE

Vous avez même un an de moins que moi.

FREYDIÈRES

Pourtant, il faut bien croire que l'impression qu'a faite une jeune fille sur un cœur de dix-huit ans peut être profonde... ineffaçable... c'est bête, n'est-ce pas, ce que je dis? Oh! je le sens bien. Enfin, qu'est-ce que vous croyez?

CLAIRE

Je crois... je crois... Mon Dieu! je crois qu'en ce moment, vous êtes en train de vous suggestionner vous-même et que ma présence soudaine a, pour quelques heures, tiré de l'oubli où elle était raisonnablement ensevelie votre première et lointaine aventure d'amour.

FREYDIÈRES

Eh! bien, vous vous trompez... je ne vous ai jamais oubliée et vous devez me croire... car pour vaincre la pudeur que j'éprouve à vous dire des choses qui peuvent vous paraître aussi banales, il faut que moi-même je me sente profondément sincère. Autrement, ce serait trop facile et ridicule... et inutile, puisque vous

repartez demain et que je ne vous reverrai peut-être jamais. Voyez-vous, par cela seul que nous avons été élevés ensemble, que nous avons vu les mêmes horizons, il y a entre nous mille rapports de sensibilité qui nous lient plus étroitement que nous ne le pensons nous-mêmes et, si lointain que vous apparaisse ce premier amour, j'y suis resté fidèle.

CLAIRE

Vous allez un peu loin.

FREYDIÈRES

Mais oui, fidèle par le souvenir.

CLAIRE

Ah ! bien !

FREYDIÈRES

Évidemment, j'ai eu des liaisons, mais pas bien dangereuses.

CLAIRE

Mademoiselle Blanche Guillot, par exemple.

FREYDIÈRES

Mais comment savez-vous ?

CLAIRE

La renommée... Vous êtes célèbre... On s'occupe de vous.

FREYDIÈRES

C'est bien agréable.

CLAIRE

Non, je vous taquine... j'ai appris ça par hasard, il y a deux ans, pendant un séjour à Paris. Nous étions allés voir une pièce dans laquelle cette personne jouait et, pendant un entr'acte, des gens parlaient d'elle dans une loge à côté de la nôtre et quelqu'un disait : « Elle est avec Freydières. » Voilà!... Vous avez l'air contrarié... je me mêle de ce qui ne me regarde pas?

FREYDIÈRES

Pas du tout... pas du tout... C'est une vieille histoire. D'ailleurs, elle vous ressemble... je ne dis pas ça pour les besoins de la cause; vous avez pu le constater vous-même, puisque vous l'avez vue.

CLAIRE

C'est vrai... c'est sans doute ce que vous entendez par votre fidélité.

FREYDIÈRES

Oui, il y a des hommes qui, dans des circonstances et sous des formes différentes, restent fidèles au même idéal, au même type de femme.

CLAIRE

C'est dangereux pour celles qui aiment ces hommes-là : elles ont à craindre toutes les femmes qui leur ressemblent.

FREYDIÈRES

C'est moins dangereux que si elles avaient à craindre toutes les femmes qui ne leur ressemblent pas... il y en a bien davantage.

CLAIRE

Évidemment.

FREYDIÈRES

Mais, pour en revenir à ce que nous disions tout à l'heure, on voudrait oublier, souvent on ne le pourrait pas et, quand bien même on ne garderait pas un culte fervent pour une certaine femme, mille images d'elle se sont formées

dans le cerveau qu'une musique, un parfum, une couleur de ciel, un arbre, un mot, les détails extérieurs les plus insignifiants, font réapparaître avec une netteté singulière. C'est une mémoire spéciale dont quelques êtres sont doués, une mémoire sentimentale. Ainsi, je ne peux pas entendre un air que vous avez joué, sans être plongé dans une mélancolie, un regret profonds... Et alors, vous m'apparaissez dans le salon de la vieille maison de Clisson, le salon blanc et or, avec les meubles recouverts de velours rouge et, sur la cheminée, l'éléphant de bronze qui porte sur son dos une pendule que surmonte un amour doré. Je vous vois, je vous vois assise devant votre piano et, à un ruban près, je pourrais vous décrire quelle robe vous aviez ce jour-là.

CLAIRE

C'est curieux.

FREYDIÈRES

C'est très curieux.

CLAIRE

Comment faut-il dire?

FREYDIÈRES

Non, non, vous dites bien... c'est curieux. Tenez, il y a cinq ans, après votre mariage, lorsque mon père est mort, nous suivions, pour le conduire au cimetière, ce chemin creux que l'on appelle la Cavée et où nous nous sommes promenés si souvent ensemble.

CLAIRE

Oui, je me rappelle

FREYDIÈRES

C'était un matin d'été. Pourquoi me suis-je rappelé tout à coup une matinée semblable où nous suivions le même chemin? C'était la première fois que vous mettiez ce parfum dont vous vous servez encore, n'est-ce pas?... Je l'ai reconnu...

CLAIRE

Oui.

FREYDIÈRES

Vous en aviez trop mis.

CLAIRE

Comme quand on commence.

FREYDIÈRES

Et vous attiriez un essaim de guêpes que vous enivriez. J'étais fort occupé à les chasser... vous riez et vous aviez très peur. Vous portiez une robe de toile blanche semée de petits bouquets d'œillets et un grand chapeau tout blanc garni de roses trémières avec des dentelles qui tombaient.

CLAIRE

Oui, c'est vrai, je me rappelle.

FREYDIÈRES

Eh! bien, dans cette circonstance affreuse, tandis que je marchais derrière le cercueil de mon père, c'est donc à vous que je pensais! C'est curieux, n'est-ce pas? Et, par un soir comme celui-ci, croyez-vous que vous auriez besoin d'être près de moi, pour que je revoie d'autres soirs de douceur et d'étoiles où nous étions assis dans le jardin, l'un à côté de l'autre, où je vous tenais la main dans l'ombre, et rien qu'à la tenir, cette petite main que j'adore et qui est

bien la main de votre âme, il me semblait que je vous possédais tout entière. (Il lui prend la main pendant ces dernières paroles.) A quoi pensez-vous?

CLAIRE, lentement.

Je pense à tout ce que vous me dites. Je ne savais pas que vous m'aviez aimée ainsi.

FREYDIÈRES

Et ça vous fait plaisir ?

CLAIRE

Je trouve cela très doux... je suis très émue... très troublée...

FREYDIÈRES

C'est vrai ?

CLAIRE

Oui... mais à quoi bon parler de tout cela ? A quoi nous sert-il d'évoquer ainsi le passé ?... Et puis, demain, je reprends ma vie tranquille entre ma fille que j'adore et mon mari...

FREYDIÈRES

Que vous estimez.

CLAIRE

Et que j'aime... oui, que j'aime bien.

(Cependant, dans le salon, Madame Ernstein et de Meillan, cessant leurs jeux, se sont décidés à travailler et chantent le dernier duo des *Poèmes d'amour*.) (Voix mêlées :)

Oh ! ne finis jamais, nuit clémente et divine !

.

FREYDIÈRES

Mais vous pouvez revenir à Paris... vous avez entendu tout à l'heure, Ernstein vous en offrait le moyen et je suis sûr que vous avez assez d'influence sur Monsieur Jadain...

CLAIRE

Oh ! non... Oh ! non... Paris me fait peur. Chaque fois que j'y viens, je suis trop contente d'y venir. Les premiers jours, c'est une espèce de fièvre, une véritable griserie. J'en aime le bruit, l'agitation. Et puis, bientôt une lassitude immense m'envahit, une indéfinissable tristesse à me sentir seule dans cette foule... toute seule... toute seule.

FREYDIÈRES

Seule ? Vous n'y venez donc pas avec votre mari ?

CLAIRE

Mais si!

FREYDIÈRES

Ah! (Un silence.) Oui, c'est cette sensation-là qu'on éprouve dans certaines villes, lorsqu'on y vient seul et sans amour; alors la joie des autres vous devient insupportable. Il y a des matins de printemps où l'employé et la modiste qui passent en se tenant la main et en se souriant sont les jeunes dieux que l'on jalouse et, certains soirs de fête, la ville entière peut être illuminée, embrasée, elle paraît sombre si l'on ne porte en soi-même son illumination...

CLAIRE

Mais elle paraît plus sombre encore, lorsqu'on est deux et que l'un des deux n'apporte dans le frissonnement qui l'entoure que la douceur amère de la fidélité et la poignante satisfaction du devoir rempli.

FREYDIÈRES

Claire!

CLAIRE

Laissez-moi, laissez-moi... je suis lâche... je n'ai pas le droit de me plaindre... je suis très

heureuse... et je n'ai qu'à rentrer chez moi, dans ma province, pour retrouver la tranquillité et certainement le bonheur.

FREYDIÈRES

Un bonheur auquel vous vous résignez.

CLAIRE

Non, mais que je choisis, que j'accepte librement et dont je sens tout le prix.

FREYDIÈRES

Il y a un autre bonheur pourtant : c'est celui d'aimer et d'être aimée.

CLAIRE

Taisez-vous, taisez-vous... C'est mal ce que vous faites ; vous abusez d'un instant d'abandon et de faiblesse.

FREYDIÈRES

Je vous demande pardon.

SCÈNE VI

LES MÊMES, ÉTIENNE, ERNSTEIN,
puis MADAME ERNSTEIN

(Pendant ces derniers mots, Jadain et Ernstein sont descendus.)

ÉTIENNE

Oh! évidemment, c'est très intéressant, ça me séduit beaucoup.

ERNSTEIN

Et puis, je te dis, c'est une affaire faite, je déjeuner demain avec Harduc... après déjeuner, j'aurai la commande.

ÉTIENNE

Claire, tu sais quelle heure il est?

CLAIRE

Je ne m'en doute pas.

ÉTIENNE

Minuit, il faut t'apprêter.

CLAIRE

Je crois bien.

ERNSTEIN

Il n'est pas tard.

FREYDIÈRES

A Grenoble, il y a beau temps qu'à cette heure-là les coccinelles sont couchées.

CLAIRE

Ne vous moquez pas.

MADAME ERNSTEIN, descendant le perron.

Madame, vous allez prendre une tasse de thé... ou des boissons glacées, si vous préférez...
J'ai fait préparer ça dans le petit salon.

ÉTIENNE

C'est que...

MADAME ERNSTEIN

Ah! non, par exemple, vous n'allez pas me laisser ce thé sur les bras, Léon, insistez auprès de Madame Jadain.

ERNSTEIN

Tout de suite, chère amie, nous vous suivons, j'ai seulement un mot à dire à Madame Jadain.

MADAME ERNSTEIN

Faites donc. (A Jadain et à Freydières.) Venez-vous, Messieurs?

(Freydières et Jadain remontent vers l'hôtel. Ernstein et Madame Jadain restent seuls.)

SCÈNE VII

ERNSTEIN, CLAIRE

ERNSTEIN

Est-ce ennuyeux que vous soyez obligée de partir demain matin! Enfin, je compte bien vous revoir bientôt.

CLAIRE

L'année prochaine.

ERNSTEIN

L'année prochaine? Avant! avant! Je viens de causer très sérieusement avec votre mari... j'ai

travaillé pour vous... dans deux mois, il est plus que probable que vous serez installés à Paris.

CLAIRE

Comment?... Alors, ça s'est décidé... comme ça?

ERNSTEIN

Mais oui.

CLAIRE

Ah! mon Dieu.

ERNSTEIN

Vous avez l'air atterré.

CLAIRE

Oui... les choses nouvelles m'épouvantent toujours.

ERNSTEIN

Que craignez-vous?

CLAIRE

Je ne sais pas... tout. D'abord, vous ne connaissez pas Étienne, il est d'un caractère ombrageux.

geux... peut-être ne s'entendra-t-il pas avec vous, s'il devient votre associé.

ERNSTEIN

On s'entend toujours avec moi et l'on ne risque jamais rien à entrer dans le cercle d'un homme qui a de la chance. Avant de se servir de quelqu'un, Mazarin demandait toujours : « Est-il heureux ? » C'est une autorité ça, Mazarin.

CLAIRE

Je ne la conteste pas.

ERNSTEIN

Or, je suis heureux : en même temps que la mienne, j'ai toujours fait la fortune de ceux que j'ai intéressés dans mes affaires.

CLAIRE

Oh ! la fortune !...

ERNSTEIN

C'est à considérer pourtant. Dites-moi donc, vous n'allez pas empêcher Étienne d'accepter la situation que je lui offre ?

CLAIRE

Hélas ! s'il a dans son idée d'accepter, tout ce que je pourrai dire n'empêchera rien.

ERNSTEIN

Comme vous dites ça ! Je ne vous comprends pas... je vous assure que ce que je propose à votre mari n'est pas à dédaigner... et il faut toujours saisir l'occasion qui passe... elle ne passe qu'une fois. On n'a pas le droit de rester dans une situation médiocre, modeste tout au moins, lorsqu'on peut en occuper une plus brillante : il faut toujours chercher à s'améliorer, à s'élever. Allons, ne faites pas cette figure-là... vraiment, je croyais vous annoncer une bonne nouvelle.

CLAIRE

Je vous demande pardon... mais cette décision prise si brusquement, si fatalement... oui, si fatalement... et puis tant d'événements qui viennent me surprendre ce soir...

ERNSTEIN

Tant d'événements... il n'y en a qu'un... et des plus simples...

CLAIRE

Des plus simples... non, c'est tout un changement d'existence.

ERNSTEIN

Vous aurez tout de même une existence plus gaie, plus vivante, plus en rapport avec vos goûts. Voyons, une femme comme vous, à Grenoble ! Alors, quoi ? c'est de la décentralisation ! Tandis qu'ici, nous vous distrairons, nous vous entourerons, nous vous fêterons. Vous êtes-vous ennuyée ce soir ?

CLAIRE

Oh ! non !

ERNSTEIN

Eh ! bien, ce sera tous les soirs la même chose. Allons, venez prendre une tasse de thé. (Il lui offre son bras.) C'est ma foi vrai, vous êtes toute tremblante.

Et pendant qu'ils remontent vers l'hôtel, le rideau tombe.)

ACTE DEUXIÈME

Quatre ans après. — La scène se passe à Paris, chez les Jadaïn. Un petit salon; fenêtre à gauche, porte au fond par laquelle on va dans le cabinet de Jadaïn, porte à droite communiquant avec le reste de l'appartement. Au lever du rideau, Étienne et son père, assis devant une petite table, jouent aux cartes; M^{me} Jadaïn, la mère, assise dans un fauteuil, lit un journal. Madeleine dessine le portrait de sa grand'mère. M^{me} Chenevas est occupée à quelque ouvrage de femme. M^{me} Jadaïn est une bonne dame de province d'une soixantaine d'années. Madeleine est une jeune fille de seize ans.

SCÈNE PREMIÈRE

MONSIEUR JADAIN PÈRE, ÉTIENNE JADAIN

MADAME JADAIN MÈRE, MADELEINE,

MADAME CHENEVAS

MONSIEUR JADAIN, jetant ses cartes avec mauvaise humeur
sur la table.

Rien à faire avec ce jeu-là... Donnes-tu des
cartes?

ÉTIENNE, résolument.

Non.

MONSIEUR JADAIN

Naturellement.

MADELEINE, riant.

Bien sûr, grand-père, tu ne dissimules pas assez ton mécontentement; alors, papa voit tout de suite que tu as un sale jeu et il ne te donne pas de cartes... mets-toi à sa place.

MONSIEUR JADAIN

Evidemment.

ÉTIENNE

D'ailleurs, j'ai le roi.

MONSIEUR JADAIN

C'est un bel homme.

ÉTIENNE

Ça me fait quatre et voilà mon jeu.

(Il étale ses cartes.)

MONSIEUR JADAIN

Tu as encore gagné... Faisons-nous une autre partie?

ÉTIENNE

Oh! non, père, j'ai à travailler... et puis, je t'avouerai que je ne suis pas fou de l'écarté.

MADELEINE

Ah! papa, ça t'ennuie de ne pas avoir ton Freydières pour te faire ta partie d'échecs?

ÉTIENNE

Ah! il me manque beaucoup. Allons! je vais travailler.

MADAME JADAIN

Comme ça, tout de suite après ton déjeuner, c'est mauvais pour la digestion. Tu ne te reposes donc jamais?

ÉTIENNE

Jamais, mère, jamais.

(Il s'en va dans son cabinet.)

SCÈNE II

MADAME JADAIN, MONSIEUR JADAIN,
MADELEINE. MADAME CHENEVAS

MONSIEUR JADAIN

Où donc est ta mère ?

MADELEINE

Maman ? Je ne sais pas, elle doit être dans sa chambre.

MONSIEUR JADAIN

Ah ! ah ! qu'est-ce que tu fais donc là, la Bichette ?

MADELEINE

Je fais le portrait de grand'mère.

MONSIEUR JADAIN

Ah ! ah ! Tu apprends donc le dessin, maintenant ?

MADELEINE

Maintenant ! Il y a quatre ans que je l'apprends, puisque j'ai commencé lorsque nous sommes arrivés à Paris.

MONSIEUR JADAIN

Ah ! ah ! c'est juste, je ne me rappelais plus
qu'il va près de la fenêtre. Vous ne trouvez pas qu'on
étouffe ici ?

MADELEINE

La bouche du calorifère est pourtant fermée.

MONSIEUR JADAIN

C'est égal, il fait beaucoup trop chaud ; on
chauffe trop les appartements à Paris.

(Il se promène en sifflant l'air du chœur des vieillards
de *Faust*.)

MADAME JADAIN

Je t'en prie, mon ami, ne siffle pas comme
ça : c'est insupportable, quand on lit. Tu es
comme une âme en peine... Je ne comprends
pas qu'on soit désœuvré à ce point-là !

MONSIEUR JADAIN

Je m'ennuie.

MADAME JADAIN

Tu t'ennuies, tu t'ennuies... Occupe-toi... lis,

MONSIEUR JADAIN

Tu accapares le journal.

MADAME JADAIN

Tiens! prends-le.

MONSIEUR JADAIN

Je l'ai déjà lu.

MADAME JADAIN

Alors, va te promener.

MONSIEUR JADAIN

Merci.

MADAME JADAIN

Mais oui, va te promener, va faire un petit tour, ça te distraira.

MONSIEUR JADAIN

Avec ce temps-là... il pleut à verse.

MADELEINE

Tiens, c'est vrai... Freydières dirait : « Si ça commence à cette heure-ci, nous en avons pour

toute la journée », et il ajouterait : « Mais ça tombe trop fort pour durer. »

(Elle rit.)

MADAME JADAIN

Qu'y a-t-il de drôle là-dedans ? C'est ce qu'on dit.

MADELEINE

Précisément, c'est ce qu'on dit.

MADAME JADAIN

Il faut croire que je ne suis pas initiée.

MADELEINE

Grand-père, j'ai une idée : c'est aujourd'hui jeudi et la semaine du Jour de l'An... si tu allais à une matinée ?

MONSIEUR JADAIN

C'est ça... donne-moi un conseil, la Bichette.

MADELEINE, prenant le journal.

Veux-tu voir une pièce triste ou gaie ? Veux-tu entendre de la musique ?

MONSIEUR JADAIN

Qu'est-ce qu'on joue à l'Opéra-Comique?

MADELEINE

Le *Dominò noir*... C'est joli ça, Le *Domino noir*! (Elle fredonne :)

J'entends la danse
Qui recommence.

MONSIEUR JADAIN

Il ne faut pas t'en moquer... c'est une musique très agréable.

MADELEINE

Mais je ne me moque pas, grand-père, je respecte toutes les croyances.

MONSIEUR JADAIN

J'irais bien entendre le *Domino noir*, mais rester assis pendant trois heures, sans bouger...

MADAME JADAIN, faisant de grands bras.

Ah!

MADELEINE

Il y a une matinée aux Folies-Bergère pour les enfants.

MADAME JADAIN

C'est tout à fait son affaire.

MADELEINE

Il y a un promenoir, tu pourras te promener.

MONSIEUR JADAIN

Eh! bien, c'est ça, c'est ça. Tu ne viens pas avec moi, Cloto?

MADAME JADAIN

Appelle-moi Clotilde... à nos âges, ces noms-là sont ridicules. Non, mon ami, je ne t'accompagnerai pas, j'ai des courses à faire, il faut que j'aille au Bon Marché.

MONSIEUR JADAIN

Bien, bien, je m'en vais.

(Il se dirige vers le cabinet d'Étienne.)

MADAME JADAIN

Où vas-tu par là?

MONSIEUR JADAIN

Je vais dire au revoir à mon fils.

MADAME JADAIN

Etienne travaille... ne le dérange pas, puisque tu vas revenir tout à l'heure.

MONSIEUR JADAIN

Tu as raison... je vais tout de même lui dire au revoir.

(Il y va.)

SCÈNE III

MADAME JADAIN, MADELEINE,
MADAME CHENEVAS

MADELEINE

Pauvre grand-père! il s'ennuie! Pourtant, pour quelques jours que vous venez passer auprès de nous à la nouvelle année, il devrait être content de nous revoir et ne pas trouver le temps long.

MADAME JADAIN

Depuis qu'il a pris sa retraite, il est ainsi. Encore, à Grenoble, il a ses amis, ses habitudes... ici, il est désœuvré.

MADELEINE

Est-ce drôle d'être comme ça! Moi, je ne sais pas ce que c'est que de m'ennuyer.

MADAME JADAIN

Oh! toi, ce n'est pas la même chose, tu es jeune.

MADELEINE

Les journées passent, je n'ai même pas le temps de m'en apercevoir.

MADAME JADAIN

Et puis, tu es d'un caractère très gai.

MADELEINE

Oh! très gai, ça dépend. Je suis très triste aussi, quand je veux.

MADAME JADAIN

Comment, quand tu veux?

MADELEINE

Oui, j'aime ça être triste, et comme je n'ai aucune raison de l'être, je m'amuse à faire des exercices de tristesse.

MADAME JADAIN

C'est une distraction singulière. Je voudrais bien savoir, par exemple, comment tu t'y prends.

MADELEINE

C'est très simple : je reste dans ma chambre, sans lumière, quand la nuit tombe ; le crépuscule contient en lui-même une mélancolie infinie... alors, les pensées tristes viennent toutes seules.

MADAME JADAIN

Quelle drôle de petite fille tu fais ! Mais qui t'a appris ça ?

MADELEINE

C'est l'abbé Conderam, tu sais, celui qui prêchait la retraite, l'année de ma première communion. Le soir, à l'église, il nous faisait mettre à genoux et il nous disait : « Méditez ! »

MADAME JADAIN

Ça ne se commande pas.

MADELEINE

Non, c'est vrai. Eh ! bien, on méditait tout de même : on songeait à la mort, au jugement der-

nier, dans l'église où, seule, une petite lampe brûlait... et l'on en sortait toute tremblante.

MADAME JADAIN

Il y avait de quoi ! Surtout, toi, qui étais très exaltée à ce moment-là. Ça a duré assez longtemps, tu voulais même te faire religieuse.

MADELEINE

A un certain âge, toutes les petites filles dont l'imagination est un peu vive croient qu'elles ont cette vocation. Tu as dû passer par là !

MADAME JADAIN, avec orgueil.

Jamais !

MADELEINE, la toisant.

Oui, toi, peut-être... mais je suis sûre que, lorsqu'elle avait treize ou quatorze ans, tante Alice voulait être religieuse ; n'est-ce pas, tante ?

MADAME CHENEVAS

Tu as raison : il semble que quelques-unes d'entre nous, dans le moment qu'elles vont devenir femmes, cherchent instinctivement un refuge contre le monde où elles pressentent qu'elles ne seront guère heureuses.

MADELEINE

Tu es triste, tante, aujourd'hui.

MADAME CHENEVAS

Ça ne me change pas... Je n'ai pas de raisons d'être bien gaie.

MADELEINE

Qu'y a-t-il encore?... Est-ce que cette lettre de ton avoué?...

MADAME CHENEVAS

Oui, il m'écrit que je suis complètement ruinée; mon mari a embrouillé, ou plutôt ordonné ses affaires de telle façon qu'il n'y a aucun espoir que je rentre en possession du peu que j'avais.

MADELEINE

C'est abominable.

MADAME CHENEVAS

Ainsi, non content de m'avoir trompée et torturée au point que j'ai été obligée de demander le divorce, il m'a ruinée. Moralement et matériellement, je suis sa victime et me voilà, à

trente-cinq ans, seule dans la vie, sans ressources et riche seulement de souvenirs désolés.

MADELEINE, allant embrasser sa tante.

Tu n'est pas seule... nous t'aimons tous... tu retrouveras au milieu de nous un foyer d'affection et de tendresse... maman n'abandonnera jamais sa sœur... tu es ici chez toi.

MADAME CHENEVAS

Oui, ma chère petite, vous avez des cœurs excellents; mais tu ne peux pas comprendre ça : quelque généreux et doux que soit l'accueil, il est toujours dur d'être non pas accueillie, mais recueillie.

MADELEINE

Tout n'est pas perdu... Freydières revient aujourd'hui... nous le verrons probablement tout à l'heure... tu sais comme il t'est dévoué, il te donnera un bon conseil.

MADAME CHENEVAS

Il me conseillera de me résigner ou de faire un procès.

MADELEINE

Et il le gagnera... il a tant de talent et ta cause est si juste !

MADAME CHENEVAS

Tu as de belles illusions. Il ne suffit pas qu'une cause soit juste pour qu'elle triomphe.

MADELEINE

C'est égal... moi, j'ai la plus grande confiance dans Freydières. Outre qu'il est très éloquent, il a la réputation de n'avoir jamais plaidé que des causes honnêtes.

MADAME CHENEVAS

Faire éclater la vérité, c'est tenter un miracle.

MADELEINE

Il l'accomplira.

MADAME CHENEVAS

Je ne demande pas mieux.

(Un silence.)

MADELEINE

Ma tante, tu avais pourtant fait un mariage d'amour?

MADAME CHENEVAS

Oui, d'amour... tu vois où cela m'a conduite...
Que ça te serve d'exemple!

MADAME JADAIN

Pourquoi dites-vous ça à cette enfant, Alice?
Ce n'est pas une raison, parce qu'un tel mariage
ne vous a pas réussi à vous...

MADAME CHENEVAS

A moi, comme à tant d'autres.

MADAME JADAIN

A ce compte-là, on peut en dire autant des
mariages de raison.

MADELEINE

Et toi, grand'mère, as-tu fait un mariage d'in-
clination ou de raison?

MADAME JADAIN

Oh ! l'un et l'autre.

MADELEINE

Half naf... Le mariage est une chose grave.

MADAME JADAIN

C'est vrai... le moment sera bientôt venu pour toi d'y songer.

MADELEINE

Oh ! j'ai bien le temps !

MADAME JADAIN

Eh ! pas tant que ça... dans deux ans, tu auras dix-huit ans... tu seras bonne à marier.

MADELEINE

Mais il ne s'agit pas de se marier pour se marier ; il faut pouvoir choisir.

MADAME JADAIN

Je suis bien tranquille : jolie comme tu l'es, avec la dot que tu auras, tu pourras choisir.

MADELEINE

Oh ! la dot, ne parlons pas de ça... et puis, pour une femme, l'essentiel, ce n'est pas qu'elle soit jolie, jolie ; mais qu'il se dégage d'elle un pouvoir de plaire... comme maman, par exemple. Il est incontestable que maman, en outre qu'elle

est jolie, elle, exerce sur tout le monde une grande séduction.

MADAME CHENEVAS

Tu lui ressembles beaucoup, d'ailleurs, à ta mère.

MADAME JADAIN

Vous trouvez, Alice? Je ne trouve pas; elle serait plutôt du côté de son père, c'est une Jadain.

MADELEINE, riant.

Ah! ah! grand'mère, une Jadain... une Jadain! Tu as dit comme s'il s'agissait d'une Montmorency. Tu veux que je ressemble à ton fils plutôt qu'à ta belle-fille, c'est tout naturel. Mais, pour en revenir à ce que je disais, ce pouvoir de plaire vous donne le droit de choisir et, avec ce pouvoir-là et de la volonté, l'homme que l'on a choisi doit vous aimer. D'abord, je veux connaître celui que j'épouserai.

MADAME JADAIN

Comment, le connaître? Tu le connaîtras forcément.

MADELEINE

Oui, mais je ne veux pas l'avoir rencontré dans un bal et me marier par présentation; un mariage de convenance, quelle horreur! Là-dessus, j'ai mes idées... et puis, surtout, je veux épouser quelqu'un qui soit quelqu'un.

MADAME JADAIN

Oh! tu es ambitieuse; ça ne se trouve pas comme ça, et il est bien rare qu'un homme très jeune soit quelqu'un, comme tu dis.

MADELEINE

Je ne tiens pas non plus à un homme très jeune.

MADAME JADAIN

Oui, je sais, les jeunes filles d'à présent n'hésitent pas à épouser des hommes déjà mûrs.

MADELEINE

Déjà mûrs! il ne faut pas non plus exagérer. On est bien avancé si l'on est assorti sous le rapport de l'âge et que l'on s'ennuie ensemble. Une telle chose n'est pas à craindre avec un homme supérieur, tandis qu'un imbécile est toujours vieux.

MADAME JADAIN

Il me semble que tu as des idées bien arrêtées sur tout ça?

MADELEINE

Il faut savoir ce que l'on veut.

MADAME JADAIN

Est-ce que par hasard tu aurais déjà quelqu'un en vue?

MADELEINE, qui rougit subitement.

Ah! ma foi non!

MADAME JADAIN

Tu es devenue toute rouge.

MADELEINE

Pas du tout, c'est toi qui vois rouge.

MADAME JADAIN, riant.

Voyons, Alice, regardez-la.

MADELEINE

J'ai le sang à la tête, il fait très chaud ici. Et puis, c'est ridicule, c'est stupide, ... naturelle-

ment, maintenant que tu m'as dis ça, c'est fini. Non, grand'mère, je t'en prie, ne ris pas comme ça... Je ne trouve pas ça drôle du tout.

MADAME JADAIN

Bien... bien... Je ne cherche pas à pénétrer tes secrets.

MADELEINE

Mais je n'ai pas de secrets... c'est curieux qu'une jeune fille ne puisse pas parler de mariage d'une façon générale, sans qu'aussitôt on prenne des airs entendus et qu'on fasse des personnalités.

Elle se lève et se dirige vers la porte.

MADAME JADAIN

Tu t'en vas ? Tu es fâchée ?

MADELEINE, sur la porte.

Oh ! pas le moins du monde, grand'mère. Je m'en vais dans ma chambre, parce qu'il n'y a pas moyen de causer sérieusement avec toi. Je croyais que nous étions entre femmes, je me suis trompée, voilà tout.

MADAME JADAIN

Tu vas faire tes exercices de tristesse ?

MADELEINE

Peut-être.

(Elle sort.)

SCÈNE IV

MADAME JADAIN, MADAME CHENEVAS

MADAME JADAIN

C'est qu'elle a l'air vraiment contrarié. J'ai sans doute touché juste. Vous ne trouvez pas que tout ce qu'elle a dit correspondrait assez au signalement de Monsieur Freydières?

MADAME CHENEVAS

Oh! je ne sais pas. Non, pourquoi?

MADAME JADAIN

Vous l'avez entendue : elle ne tient pas à épouser un tout jeune homme, mais quelqu'un qui soit quelqu'un et, d'un autre côté, en fait d'hommes, elle ne voit guère que Monsieur Freydières dans l'intimité, car il vient fréquemment ici.

MADAME CHENEVAS

Oui, il s'occupe de mon divorce et comme j'ai élu domicile chez ma sœur, il vient assez souvent dans la maison.

MADAME JADAIN

Il y venait aussi avant; je l'ai toujours vu; il ne serait pas impossible que la petite l'eût remarqué et se fût monté la tête pour lui.

MADAME CHENEVAS

Vous croyez?

MADAME JADAIN

Vous ne vous êtes aperçue de rien?

MADAME CHENEVAS

Non.

MADAME JADAIN

Il est vrai que vous êtes absorbée dans vos préoccupations. Mais il est évident que Madeleine fait le plus grand cas de ce Monsieur Freydières; elle en parle volontiers. C'est un homme distingué, séduisant, célèbre... Quel âge peut-il avoir? Trente-quatre, trente-cinq ans?

MADAME CHENEVAS

Oui.

MADAME JADAIN

Pour un homme, c'est encore jeune, et une telle union ne serait pas invraisemblable.

MADAME CHENEVAS

Il a vu Madeleine toute petite et il la considère toujours comme une enfant.

MADAME JADAIN

Mais elle le considère comme un homme ; il y a peut-être là un danger, surtout si, lui, ne songe pas à l'épouser. Tout ceci entre nous et je vous en parle, c'est le cas de le dire, parce que vous êtes là... Je n'en parlerai même pas à Claire... bien que nous soyons en excellents termes, c'est ma belle-fille et elle entend que je ne me mêle de rien... Après tout, je me trompe peut-être. C'est égal, elle est devenue rouge comme une pivoine.

(A ce moment, une femme de chambre introduit Freydières dans le petit salon.)

SCÈNE V

MADAME JADAIN, MADAME CHENEVAS,
FREYDIÈRES, puis CLAIRE

FREYDIÈRES, après avoir serré la main à Madame Chenevas
et s'inclinant devant Madame Jadain.

Bonjour, Madame.

MADAME JADAIN

Bonjour, Monsieur.

FREYDIÈRES

Votre santé est toujours bonne, Madame ?

MADAME JADAIN

Comme vous voyez.

FREYDIÈRES

Vous êtes ici pour quelque temps ?

MADAME JADAIN

Nous repartons dans les premiers jours de la
semaine prochaine.

FREYDIÈRES

Monsieur Jadain se porte bien ?

MADAME JADAIN

Mais oui, je vous remercie; il est allé aux Folies-Bergère.

FREYDIÈRES

Oh! oh!

MADAME JADAIN

Sur les conseils de sa petite-fille.

FREYDIÈRES

Ah! ah!

(Claire entre.)

CLAIRE, à Freydières.

Bonjour... Vous êtes revenu ce matin?

FREYDIÈRES

Oui.

CLAIRE

Vous avez vu votre mère. Comment va-t-elle?

FREYDIÈRES

Très bien, elle ne change pas; elle est vraiment extraordinaire pour son âge.

CLAIRE

Elle était contente de vous voir?

FREYDIÈRES

Pauvre femme! très contente.

CLAIRE

J'ai reçu des belles fleurs, je vous remercie... Vous voyez, elles sont admirablement conservées.

MADAME JADAIN

Je vous demande la permission de vous quitter, Monsieur, j'ai des courses à faire. D'ailleurs je ne vous dis pas adieu, mais au revoir.

(Elle sort.)

CLAIRE

Ma sœur vous a dit qu'elle avait reçu une lettre de son avoué?

FREYDIÈRES

Nous n'avons pas encore eu le temps de causer. (A Madame Chenevas.) Vous avez cette lettre?

MADAME CHENEVAS

Tenez...

(Il lit la lettre que lui tend Madame Chenevas.)

CLAIRE

Qu'en pensez-vous ?

FREYDIÈRES

Ce n'est pas très bon.

MADAME CHENEVAS

Croyez-vous que nous obtenions quelque chose ?

FREYDIÈRES

Ce sera difficile ; votre mari est insaisissable : il demeure chez sa mère et fait ses affaires sous un nom d'emprunt.

CLAIRE

On ne peut pas exiger la liquidation ?

FREYDIÈRES

Pas avant trois ans.

MADAME CHENEVAS

Que faire ?

FREYDIÈRES

Il faut d'abord aller voir votre avoué puisqu'il veut vous parler... dites-lui que je le verrai demain au Palais.

MADAME CHENEVAS

Je vais y aller.

(Elle sort.)

SCÈNE VI

CLAIRE, FREYDIÈRES

CLAIRE, voyant que Freydières fait un mouvement vers elle.

Non, non, ne t'approche pas, je viendrai dans tes bras et sur tes lèvres et, ici, tout s'y oppose.

FREYDIÈRES

Ma chère petite Claire !

CLAIRE

Ah ! mon Jacques, toute cette longue semaine sans te voir... il n'y a cependant que huit jours que tu es parti, il me semble qu'il y a des mois. Jamais le temps ne s'est aussi lamentablement traîné ! Ah ! je suis heureuse de te revoir ! Et toi ! t'es-tu bien ennuyé au moins ? Pensais-tu à moi là-bas ?

FREYDIÈRES

J'ai passé, moi aussi, une triste semaine et surtout un jour de l'an transi... Quoi donc ?

CLAIRE

Rien, je croyais qu'on venait.

FREYDIÈRES

Votre mari est là?

CLAIRE, d'un ton officiel.

Oui, je l'ai fait prévenir de votre visite. Vous êtes resté seul avec votre mère?

FREYDIÈRES

Pendant quatre jours nous avons eu des oncles, des tantes, des cousins, que sais-je? un tas de parents soi-disant éloignés et qui sont toujours là, dans ces circonstances. Alors, il a fallu s'occuper de tous ces gens; on est distrait de ses plus chères pensées... c'est un supplice.

CLAIRE

Oui, lorsqu'on est forcé d'être séparés, la seule chose à désirer, c'est la solitude. Certes, il est cruel de ne pas se voir; mais il est plus cruel encore de ne pas se penser.

FREYDIÈRES

Et vous, comment avez-vous passé ce jour affreux?

CLAIRE

Ah! mon pauvre ami, mon mari était de mauvaise humeur, ma sœur pleurait, ma belle-mère était ma belle-mère... je vous assure que ça n'était pas gai.

FREYDIÈRES

On a bien raison de dire : jour de l'an, navrant quand on n'a pas de famille, odieux quand on en a.

CLAIRE

Écoutez-donc!... Est-ce qu'on n'a pas sonné?

FREYDIÈRES

Si, je crois.

(Voix dans l'autichambre.)

CLAIRE, prêtant l'oreille.

C'est quelqu'un pour Étienne... on n'est pas très tranquille ici.

FREYDIÈRES

Vous n'êtes pas du tout sortie?

CLAIRE

Non... c'est-à-dire que nous sommes allés finir l'année chez les Ernstein.

FREYDIÈRES

C'est vrai... au fait. Racontez-moi. Comment ça s'est-il passé? Madame Ernstein avait-elle donné suite à son projet de café-concert?

CLAIRE

Mais oui. Madame Lacorte a dansé une valse renversée avec le jeune Listel, comme s'ils n'avaient fait que ça toute leur vie.

FREYDIÈRES

C'était un joli numéro.

CLAIRE

Madame des Trembles a chanté des chansons gaillardes : Monsieur Lorient l'accompagnait au piano.

FREYDIÈRES

Et Madame Ernstein n'a pas fait sa partie dans ce café-concert?

CLAIRE

Elle a chanté et dansé avec Monsieur de Meillan une jota aragonaise.

FREYDIÈRES

Il y a encore des Pyrénées.

CLAIRE

Elle avait un costume qui lui allait à ravir, une jupe très courte.

FREYDIÈRES

Naturellement... dans cet ordre de plaisanteries, les plus courtes sont les meilleures.

CLAIRE

De Meillan était en toréador.

FREYDIÈRES

En garde ! Ça devait être amusant toutes ces folles qui cabotinaient avec leurs amants.

CLAIRE

Amusant, non, c'était plutôt attristant !

FREYDIÈRES

Ah ! il n'y a pas que les valseuses qui soient renversées dans ce milieu-là. Pourquoi riez-vous ?

CLAIRE

Je ris parce qu'il y a eu pourtant une chose réellement drôle. Toutes les personnes qui avaient ainsi chanté et dansé se trouvaient tellement bien dans leurs costumes qu'elles les ont gardés après, entre autres la petite Madame Plotter qui s'était habillée en petit tambour de la République, pour chanter des rondes enfantines.

FREYDIÈRES

Non ?

CLAIRE

Je vous le jure.

FREYDIÈRES

Mais c'est la femme de soixante ans !

CLAIRE

Oui, et cet accoutrement était si peu en rapport avec son âge qu'il eût paru ironique de lui faire des compliments... Alors, pendant toute la soirée, on a fait semblant de ne pas s'en apercevoir. Elle a vraiment touché le fond du ridicule.

FREYDIÈRES

On vous a fait la cour?

CLAIRE

Oh! non. Lorsqu'une femme aime un homme comme je vous aime, elle est isolée; il y a autour d'elle une atmosphère qui la protège contre toutes les tentatives, comme il y a en elle une force qui la protège contre toutes les tentations. Les gens ne s'y trompent pas.

FREYDIÈRES

Pourtant, Ernstein est toujours très assidu auprès de vous?

CLAIRE

Oui, quand vous n'êtes pas là. Que voulez-vous? Il a commencé, il continue sans espoir, c'est un délicat hommage qu'il me rend.

FREYDIÈRES

Oh! sans espoir. Ernstein est de ces hommes qui ont des théories générales sur les femmes : il attend toujours l'heure du muletier.

CLAIRE

On attend l'heure que l'on peut. Vous n'êtes pas jaloux?

FREYDIÈRES

Non... il ne faut même pas, vous, lui en vouloir.'

Sur ces derniers mots, Étienne est entré.

SCÈNE VII

CLAIRE, FREYDIÈRES, ÉTIENNE

ÉTIENNE

Ah! voilà ce bon Freydières... Vous allez bien, cher ami?... J'espère que vous avez pris des vacances!

FREYDIÈRES

Oh! une semaine à peine.

ÉTIENNE

Vous avez encore de la chance de pouvoir vous absenter même une semaine. Moi je ne le peux pas. Quand je pense qu'en quatre ans, depuis que

nous sommes venus à Paris, je n'ai pas trouvé un moment pour aller chez moi en Dauphiné!

FREYDIÈRES

Vous êtes toujours très occupé.

ÉTIENNE

Ne m'en parlez pas... avec ça, Ernstein me laisse tout à faire... il ne s'occupe de rien... il n'est jamais là... il part ce soir pour San Remo. Ah! il ne se tue pas. A propos, Claire, tu ne sais pas ce que je viens d'apprendre?

CLAIRE

Non.

ÉTIENNE

Delanglu sort d'ici.

CLAIRE

Delanglu?

ÉTIENNE

Oui... un ancien camarade d'École... il m'a affirmé et il tient de source certaine qu'Ernstein va être nommé officier!

CLAIRE

Comment, officier?

ÉTIENNE

Oui, officier de la Légion d'honneur... ça n'est pas dans la territoriale, bien sûr. C'est fait, la nomination va paraître dans quelques jours à l'*Officiel*.

CLAIRE

Eh! bien?

ÉTIENNE

Eh! bien, c'est indigne... c'est... c'est révoltant... c'est monstrueux!

CLAIRE

Oh! monstrueux.

ÉTIENNE

Ah! tu es bien comme les autres, toi... parbleu, tu trouves ça tout naturel, qu'Ernstein soit nommé officier, tandis que moi, ton mari, je ne suis rien, rien du tout. Tu admetts aisément que ce soit moi qui travaille, qui m'esquinte comme je le fais, et que ce soit lui qui soit décoré.

CLAIRE

Qu'est-ce que ça peut te faire?

ÉTIENNE

Ça m'exaspère, ça me révolte... l'injustice me révolte... ce n'est pas que je tienne à un misérable bout de ruban... Ah! grands dieux, je suis au-dessus de ça.

CLAIRE

Eh! bien, alors?

ÉTIENNE

Seulement, dans tout ça, je trouve qu'Ernststein ne se conduit pas bien vis-à-vis de moi. Comment! c'est par Delanglu que j'apprends sa nomination!

FREYDIÈRES

Il voulait sans doute vous en faire la surprise.

ÉTIENNE

Et puis, surtout je trouve qu'il manque de pudeur... oui, il devrait avoir la loyauté, la pudeur de dire aux personnages influents qu'il connaît : j'ai là, à mes côtés, un collaborateur

consciencieux, un ami dévoué qui fait toutes les études de ces travaux pour lesquels vous me comblez d'honneurs, parce que, moi, Ernstein, j'en suis tout à fait incapable et je suis resté ce que j'étais à l'École, c'est-à-dire un cancre, un véritable cancre. Voyons, est-ce vrai?

FREYDIÈRES

Reconnaissez, cher ami, qu'il est bien difficile à Ernstein de porter un tel jugement sur lui-même. Tout de même il ne faut pas exagérer. Ernstein n'est pas dépourvu de mérite... c'est un administrateur de premier ordre.

ÉTIENNE

Il a surtout le mérite d'avoir de l'argent.

FREYDIÈRES

C'en est un... par là, il vous évite les préoccupations matérielles et à des hommes d'études comme vous, il faut avant tout la tranquillité.

ÉTIENNE

Et l'obscurité. Il se promène à grands pas. Claire et Freydières échangent des regards de lassitude. C'est comme pour ce dôme, le fameux dôme de l'Ex-

position... C'est moi qui en ai fait tous les calculs... Je les ai recommencés plus de dix fois, pour être sûr de ne pas me tromper... Pensez donc, cette responsabilité! j'ai passé les nuits à travailler, je ne mangeais plus, je ne dormais plus... tout ça, pour arriver à quoi? A ce qu'il soit connu dans le monde entier sous le nom de Dôme Ernstein... le Dôme Ernstein, c'est admirable!... c'est du plus haut comique!... Ah! la gloire et la popularité lui seront venues facilement à celui-là. Enfin, je serai, toute ma vie, un collaborateur obscur.

CLAIRE

N'as-tu pas toi-même des collaborateurs plus humbles. Il ne faut pas toujours regarder au-dessus de soi, mais au-dessous et, si tu te plains d'avoir passé quelques nuits à travailler, quelles paroles trouveras-tu donc pour plaindre ces malheureux ouvriers qui se sont tués, la semaine dernière, lorsqu'un échafaudage s'est écroulé?

ÉTIENNE

Qu'est-ce que tu vas chercher là? Ça n'a pas le moindre rapport; il n'y a pas que les gens qui tombent des échafaudages qui se tuent. Avec tous les tourments que j'ai, je pourrais bien y

laisser ma peau, un de ces jours, moi aussi. Non, je fais un métier de dupe.

CLAIRE

En quoi es-tu dupe? Ernstein a tenu ses engagements : il t'a fait une situation; il te donne une part dans ses bénéfices, c'est ce qu'il t'avait promis. Ces tourments dont tu parles, c'est toi-même qui te les crées et tu t'irrites là simplement pour des questions d'amour-propre.

ÉTIENNE

D'amour-propre, tu as raison. Ah! tu en prends facilement ton parti. D'ailleurs les femmes ne comprennent rien à ces choses-là... les femmes, parbleu, les femmes... pourvu que le mari travaille, fasse de l'argent, comme on dit en Amérique, le reste importe peu. Il est là pour ça, le mari. C'est égal, j'étais plus heureux quand j'étais à Grenoble.

CLAIRE

Mais là-bas, ton irritation était la même; tu voyais partout des injustices et des passe-droits; tout te portait ombrage et tu ne cessais de répéter que la vie, dans ces conditions, n'était plus te-

nable... enfin, exactement ce que tu dis maintenant et que j'avais prévu.

ÉTIENNE

C'est entendu, j'ai un caractère insupportable, je ne peux rester nulle part, ni m'entendre avec personne. C'est ça que tu veux dire, n'est-ce pas? Mais alors, puisque tu me connais si bien, il fallait m'empêcher d'accepter les propositions d'Ernstein.

CLAIRE

Aussi, c'est bien malgré mes conseils que tu les acceptées, mais ta décision était irrévocable. N'intervertis donc pas les responsabilités. Au surplus, ce n'est pas la première discussion que nous avons à ce sujet, et ce ne sera pas la dernière, hélas!

ÉTIENNE

Tu as raison... tout est très bien... tu es contente, c'est le principal. (Il tire sa montre.) Trois heures et demie, il faut que je m'en aille.

CLAIRE

Où vas-tu?

ÉTIENNE

Je vais au chantier, voir où en sont les travaux, pendant qu'Ernstein se prépare à se reposer de mes fatigues sur la Côte d'Azur. Avec ça, il fait un temps de chien.

CLAIRE

Tu ne peux pas remettre à demain ?

ÉTIENNE, haussant les épaules.

Demain ! c'est aujourd'hui que j'ai rendez-vous avec l'architecte. Un rendez-vous d'architecte, ça ne se remet pas comme ça. Enfin ! tu n'est pas forcée de savoir. Il pleut, mon Dieu, il pleut, ça n'a aucune espèce d'importance, comme on dit maintenant. Je pataugerais dans la boue, voilà tout. Qu'est-ce que je risque ? Un rhume ; mettons les choses au pire, une bronchite, une fluxion de poitrine ? Ce n'est pas à comparer, évidemment, avec ces malheureux ouvriers qui se sont tués en tombant d'un échafaudage... évidemment... Allons, au revoir, Freydières. Dites-moi, j'aurais besoin de vous parler à propos de ce brevet... je voudrais bien éviter un procès.

FREYDIÈRES

Je suis à votre disposition.

ÉTIENNE

Je passerai vous voir demain... Quel jour est-ce demain? Vendredi... c'est que je ne pourrai peut-être pas... Au fait, venez donc dîner avec nous... c'est bien plus simple... nous causerons après dîner. Arrangez ça avec Claire.

(Il sort.)

SCÈNE VIII

CLAIRE, FREYDIÈRES

CLAIRE

Tu l'as entendu... tu vois que je n'exagère pas quand je te dis combien il devient désagréable.

FREYDIÈRES

Il est resté celui qui est sorti le premier de l'École ; il ne supporte pas que, dans la vie, il y ait d'autres avant lui. Pauvre homme, il est à plaindre.

CLAIRE

Sans doute, mais ceux qui sont autour de lui sont aussi à plaindre. Ah ! je t'assure que la vie n'est pas drôle tous les jours.

FREYDIÈRES

Pourtant tu devrais être habituée.

CLAIRE

Je devrais ; mais ça m'est toujours pénible, chaque fois que je le vois ainsi mécontent et injuste... Il ne peut plus souffrir Ernstein.

FREYDIÈRES

C'est l'associé : en cela il ne fait qu'obéir aux lois de l'association.

CLAIRE

Enfin ! ne parlons plus de lui... tu es là, tu es là..., c'est l'essentiel... Ah ! vois-tu, j'ai tant besoin de me sentir aimée.

FREYDIÈRES

Je t'aime, ma chère petite Claire, et je t'aime davantage quand je te vois un peu malheureuse.

CLAIRE

C'est vrai... alors j'e voudrais l'être toujours.

FREYDIÈRES

Non, ça n'est pas indispensable.

CLAIRE

Et puis, je viens de rester huit jours seule... il ne faut plus être absent aussi longtemps. Loin de toi, mon cœur a eu bien froid.

FREYDIÈRES

Ma pauvre chérie ! mais je le réchaufferai, je le réchaufferai, ton cœur... oui, nous avons besoin d'être l'un à l'autre. Ecoute, écoute, je vais te dire au revoir.

CLAIRE

Déjà !

FREYDIÈRES

Attends... Je vais rentrer chez moi, chez nous, où tout est préparé pour te recevoir, et tu viendras me rejoindre tout à l'heure... Tu viendras ?

CLAIRE

Hélas ! je ne pourrai pas.

FREYDIÈRES

Pourquoi ?

CLAIRE

Il faut que je fasse une visite à Madame Ernstein.

FREYDIÈRES

Oh !... Tu ne peux pas y aller une autre fois ?

CLAIRE

Mais non, c'est son premier jeudi... C'est son premier jeudi.

FREYDIÈRES

Le diable emporte Madame Ernstein et son jeudi ; elle aurait vraiment pu choisir un autre jour.

CLAIRE

Elle ne savait pas.

FREYDIÈRES

Alors, fais ta visite tout de suite et viens après.

CLAIRE

Après... c'est que je serai avec Madeleine...

FREYDIÈRES

Ah ! c'est juste, Madeleine, maintenant... Tu ne pourrais pas t'en débarrasser ?

CLAIRE

Oh ! m'en débarrasser ! je n'aime pas ce mot-là, quand il s'agit de ma fille.

FREYDIÈRES

Bien sûr, quand il s'agit de ta fille, il faut peser ses paroles. Ah ! je finirai par la détester, cette petite, si elle se trouve toujours entre nous.

CLAIRE

Ah ! ne dis pas ça...

FREYDIÈRES

Mais si, je le dis... Voyons, mets-toi à ma place ; j'arrive ici, heureux de te revoir, et tout se ligue contre ma joie ; c'est la mauvaise humeur de ton mari, c'est le jeudi de Madame Ernstein, c'est Madeleine ! Comprends donc que j'aurais

désiré te sentir plus à moi... Je te demande une heure, ce n'est pas beaucoup, pourtant... Depuis huit jours, je vis dans l'espérance et dans l'attente de cette heure-là, et tu me la refuses.

CLAIRE

Je ne te la refuse pas... je la désire autant que toi... je t'explique pourquoi c'est impossible... je viendrai demain.

FREYDIÈRES

Demain ce sera autre chose. Madeleine aura sans doute quelque cours de dessin ou de sol-fège auquel tu devras la conduire.

CLAIRE

Il n'est pas question de ça... mais ce n'est plus une enfant, c'est bientôt une jeune fille, tu ne t'en aperçois donc pas ?

FREYDIÈRES

Alors ?

CLAIRE

Alors, tu devrais comprendre à quelles précautions je suis tenue envers elle.

FREYDIÈRES

Quelles précautions ?

CLAIRE

Songe donc, si jamais elle se doutait ! Car il suffit d'un hasard, d'une imprudence de ma part pour que ce témoin jusqu'ici candide devienne clairvoyant et même un juge. Je suis obligée de l'emmener aujourd'hui, n'en conclus pas qu'elle est toujours entre nous.

FREYDIÈRES, criant.

Certainement, elle est toujours entre nous.

CLAIRE

Ne parle pas si haut.

FREYDIÈRES, à mi-voix.

Certainement elle est toujours entre nous. Rappele-toi, lorsque tu es venue à Paris, lorsque nous nous sommes retrouvés, c'est à cause d'elle que tu as lutté si longtemps contre moi et contre toi-même, contre ton amour... et, dans les commencements, lorsque je t'ai suppliée de partir avec moi et de nous aimer librement, c'est encore à cause d'elle que tu es restée.

CLAIRE

Je ne pouvais pas l'abandonner ni mettre dans sa vie un exemple pareil. Certes, le scandale ne m'effrayait pas pour moi.

FREYDIÈRES

Ce scandale n'eût été qu'un désordre apparent et momentané. En tous cas, il était préférable au désordre constant, à la régulière irrégularité que nous avons acceptée et dont nous souffrons tous les jours.

CLAIRE

Ah ! parfois, j'en arrive à le croire, surtout quand je te vois comme ça et que tu me reproches, à propos de la moindre contrariété, le sacrifice que j'ai fait en restant auprès de ma fille. Ce n'est pas généreux de ta part, car tu dois bien penser que, moi aussi, j'en sens profondément l'amertume.

FREYDIÈRES

Je ne te reproche rien ; seulement aujourd'hui, tu me fais prévoir que notre situation déjà si compliquée va se compliquer encore davantage parce que ta fille grandit... tu me fais prévoir, dans notre amour, encore plus de gêne,

de contrainte, de ruses, de mensonges, de comédie, car c'est ça au fond... il y en a pourtant bien assez comme ça ! Alors, dans ce cas, il vaudrait mieux avoir deux existences franchement séparées.

CLAIRE

Séparées?... Comment ça?

FREYDIÈRES

Je ne viendrai plus ici... je te verrai chez moi, quand tu pourras venir. De cette façon, je resterai en dehors de tant de choses qui me blessent, me chagrinent et me rendent injuste, je le sens bien ; si nous n'avons que de rares instants à passer ensemble, je ne t'altristerai pas de ces récriminations qui jaillissent d'une existence irritante. Nous ne connaissons que des heures d'amour et d'étreintes.

CLAIRE

Est-ce que deux êtres qui s'aiment peuvent se contenter de ces heures-là seulement, si ardentes et si rapprochées qu'elles puissent être ? Mais, rappelle-toi, dans les commencements, nous avons essayé, nous n'avons pas pu. Quel prétexte, d'abord, donnerais-tu pour ne plus revenir ?

FREYDIÈRES

J'en ai bien trouvé pour venir.

CLAIRE

C'était plus facile!... Les circonstances ont permis que tu deviennes le familier et l'ami de cette maison... Profitons-en...

FREYDIÈRES

Ah! nous en profitons... De ce côté-là, nous n'avons rien à nous reprocher. Mon couvert est mis ici tous les soirs, si je veux, entre le tien et celui de ta sœur, en face de ton mari et de ta fille.

CLAIRE

Après tout, nous ne sommes pas des exceptions.

FREYDIÈRES

Il faudrait en être.

CLAIRE

Il aurait fallu commencer plus tôt et rester l'un et l'autre dans tout le devoir... Cette atmosphère de contraintes et de mensonges me pèse autant qu'à toi ; mais nous la respirons ensemble

et, quand je ne puis être à toi, comme aujourd'hui, j'ai du moins la consolation de te voir, de te parler, de t'entendre. J'ai besoin, comprends-tu, j'ai besoin que tu sois mêlé à ma vie, que tu sois dans ma vie... J'ai tout arrangé pour ça... j'y suis trop habituée... et tu voudrais que brusquement...

FREYDIÈRES

Ça peut se faire sans brusquerie.

CLAIRE, dans les larmes.

Alors, c'est la fin de tout... Il vaut mieux en finir tout de suite, si c'est ça que tu veux, plutôt que de séparer nos existences comme tu le proposes. Mais moi, je ne le veux pas... D'abord je ne le pourrai pas... c'est au-dessus de mes forces... rien qu'à cette pensée, vois-tu, [il me semble que je tombe dans un grand trou noir... il me semble que je... je... je ne sais pas... tout m'est égal... tout m'est égal.

FREYDIÈRES

Voyons, Claire, ne pleure pas... je t'en prie... ne pleure pas comme ça... si ta fille venait. Je suis désolé, je ne croyais pas... tu ne m'as pas du tout compris.

CLAIRE

J'ai compris que tu me disais des choses effroyables.

FREYDIÈRES

Non, mais raisonnables.

CLAIRE

Oh !

FREYDIÈRES

Je n'ai fait que te suivre ; c'est toi qui as commencé... tu m'as dit...

CLAIRE

Moi, je t'ai dit des choses raisonnables ?

FREYDIÈRES

Mais oui, tu m'as dit que Madeleine pourrait s'apercevoir...

CLAIRE

Mais elle ne s'apercevra de rien du tout.

FREYDIÈRES

Alors, bien.

CLAIRE

C'est vrai, je ne sais même pas pourquoi je t'ai parlé de ça... Nous ne nous affichons pas, Dieu merci ! Et puis elle a pour moi une adoration qui l'aveugle, elle est toute innocence, elle ne connaît pas d'autres jeunes filles plus averties, elle est toujours restée auprès de moi, elle t'a toujours vu dans cette maison. Alors, comment veux-tu qu'une telle pensée entre dans son esprit ?

FREYDIÈRES

C'est très juste.

CLAIRE

Tu ris ?

FREYDIÈRES

Je souris et tu pleures... je suis doublement désarmé.

CLAIRE

Tu me trouves inconséquente.

FREYDIÈRES

Tu ne l'es pas plus que moi.

CLAIRE

Il ne faut pas me demander d'être héroïque... Ah ! vois-tu, tu n'as pas besoin de me tourmenter. Et surtout ne t'en prends pas à Madeleine... ne la déteste pas, aime-la au contraire. Si tu savais quelle exquisite compagne elle est pour moi et combien le plus souvent la maison me serait pénible sans elle ; tandis qu'elle en est le clair sourire et la tendre joie. C'est un lis gai qui fleurit auprès de moi et, quand tu es absent, comme ces jours-ci, elle me fait tout de même trouver les heures moins noires. Et puis, c'est la seule qui sache bien me parler de toi.

FREYDIÈRES

C'est vrai ? Pauvre petite !

CLAIRE

J'ai déjà assez de remords de partager ma tendresse entre elle et toi, car elle m'aime exclusivement et c'est en quoi elle m'est supérieure.

FREYDIÈRES

Ce n'est pas la même chose : une femme peut être à la fois une amante et une mère, tu en es la preuve passionnée. Elle aussi, plus tard, par-

tagera sa tendresse entre toi et l'homme qu'elle aura choisi... si elle la partage... car elle peut se donner corps et âme à cet étranger et tu ne compteras plus guère.

CLAIRE

Ah ! tais-toi, tais-toi, tu dis peut-être la vérité... et c'est à elle pourtant que j'aurai sacrifié la plus belle chose qui soit au monde : la liberté dans l'amour.

FREYDIÈRES

Oui, la liberté dans l'amour. Ah ! Claire, songes-tu parfois aux bonheurs qui nous sont défendus ? Tiens ! j'y pensais encore ce matin, dans le train qui me ramenait vers toi. Songes-tu que nous ne voyagerons jamais ensemble, seuls, tous les deux, que nul train ne nous emportera vers des rivages bleus et qu'il existe des villes de rêve et des paysages d'émotion et que nous mourrons sans les avoir jamais contemplés ensemble ? Et, jamais non plus, nous ne pourrons vivre seuls, sous le même toit, dans la maison tranquille, dans l'intimité charmante des longues causeries parmi les choses familières ; nous ne connaissons jamais la tendre continuité des heures... Ah ! vois-tu, je trouve cette pensée-là poignante. C'est toute la tristesse d'une liaison comme la

nôtre. Enfin ! la grande lumière n'est pas pour nous et nous sommes condamnés à n'être que deux pauvres petites ombres, dans un perpétuel crépuscule, comme en ce moment.

CLAIRE

Nous ne sommes pas toujours des ombres : songe aux instants où je suis une femme contre ta poitrine et dans tes bras. Nous n'avons pas la liberté dans l'amour ; mais en revanche, je te donne tant d'amour !

FREYDIÈRES

C'est vrai ; mais, moi aussi, je t'aime, je t'adore, tu le sais bien ; je ferai ce que tu voudras, je te demande pardon de t'avoir fait de la peine et j'embrasse tes chers yeux qui ont pleuré.

CLAIRE

Ah ! mes pauvres yeux, auront-ils versé des larmes à cause de toi !... Tu as été bien méchant tout à l'heure... si méchant même...

FREYDIÈRES

Que tu viendras demain.

CLAIRE

Oui, et tu auras la maîtresse la plus fervente. Ils s'étreignent longuement lèvres à lèvres ; on entend une porte se fermer. Elle le quitte brusquement.) On vient... fais attention.

SCÈNE IX

CLAIRE, FREYDIÈRES, MADELEINE

MADELEINE, entrant.

Oh ! comme il fait sombre ici !

CLAIRE

C'est vrai. La nuit vient vite.

(Elle va tourner les boutons d'électricité.)

MADELEINE

Bonjour, Monsieur Freydières.

FREYDIÈRES

Bonjour, Madeleine.

MADELEINE

Maman, tu sais qu'il est cinq heures. Ne devons-nous pas aller chez Madame Ernstein ?

CLAIRE

Je vais m'apprêter.

FREYDIÈRES

Au revoir, Madame, je vais vous laisser faire votre visite.

MADELEINE

Vous vous en allez quand j'arrive ? Savez-vous que ça n'est pas très poli ? Vous pouvez bien rester un peu avec moi.

CLAIRE

Mais oui, restez donc avec Madeleine... nous descendrons ensemble... je n'en ai pas pour longtemps. A tout à l'heure.

Elle sort.)

SCÈNE X

FREYDIÈRES, MADELEINE

MADELEINE

Vous devriez venir avec nous chez les Ernstein.

FREYDIÈRES

Oh ! non... il faut que je rentre chez moi... j'ai à travailler.

MADELEINE

Vous avez fait un bon voyage ?

FREYDIÈRES

Très bon.

MADELEINE

Votre mère se porte bien ?

FREYDIÈRES

Aussi bien que possible.

MADELEINE

Je vous remercie des chocolats que vous m'avez envoyés dans une magnifique boîte... beaucoup trop belle même. Venez ici que je vous gronde bien fort. Non, sérieusement, vous m'avez gâtée.

FREYDIÈRES

Vous m'avez déjà remercié : vous m'avez écrit une lettre charmante.

MADELEINE

Oui, je crois qu'elle était charmante. Je suis contente de vous revoir; vous n'avez pourtant été absent que huit jours et il me semble qu'il y a beaucoup plus longtemps que vous êtes parti. C'est étonnant comme votre absence a fait un vide ici. Je suis tellement habituée à vous voir, à causer avec vous. Alors, vous me manquez... Et puis, vous êtes mon ami... n'est-ce pas ?

FREYDIÈRES

Mais certainement. Et avez-vous reçu beaucoup d'étrennes ?

MADELEINE

Je n'ai pas à me plaindre. D'abord, maman m'a donné une très jolie bague. Tenez, regardez.

FREYDIÈRES

En effet, elle est très jolie.

MADELEINE

Oh ! maman a tant de goût. Papa, lui, m'a donné un très bel album avec mon chiffre et un fermoir en or, un album qui ferme à clé.

FREYDIÈRES

A clé ?

MADELEINE

Oui, c'est pour écrire mon journal.

FREYDIÈRES

Votre journal ? Marie Bashkirtseff.

MADELEINE

Connais pas.

FREYDIÈRES

Et qu'allez-vous écrire là-dedans, sans indis-
crétion ?

MADELEINE

Dame, mes pensées, mes impressions.

FREYDIÈRES

Vous avez donc des impressions ?

MADELEINE

Je ne sais pas... je crois... vous vous imaginez
peut-être que je pousse comme une salade.

FREYDIÈRES

Oh ! oh ! oh ! une salade... la grossièreté de ça !

MADELEINE

Mais vous devenez insolent !

FREYDIÈRES

Alors, vous avez décidé qu'à partir du premier janvier de cette année, vous penseriez, vous sentiriez ?

MADELEINE

A partir du premier janvier exactement, vous l'avez dit et vous ne saviez même pas si bien dire. Oui, j'ai des sensations nouvelles... des pensées sérieuses, graves même... je n'envisage plus la vie comme avant.

FREYDIÈRES, souriant.

Vous évoluez ?

MADELEINE

Oui... il ne faut pas sourire. Je sais bien que vous me considérez toujours comme une petite fille.

FREYDIÈRES

Oh ! quelle idée. Je n'oserais pas... Qu'est-ce qui peut vous faire croire ça ?

MADELEINE

Si, si, vous me traitez toujours en backfisch.

FREYDIÈRES

Oh ! oh ! en backfisch... qu'est-ce encore que ce mot-là ?

MADELEINE

C'est un mot allemand qui signifie poisson frit... et c'est par ce mot-là qu'on désigne en Allemagne les jeunes filles dans l'âge ingrat, ou si vous aimez mieux dans l'âge bête... vous savez les jupes courtes et les nattes dans le dos. Je ne suis plus cette personne-là. Je peux entendre des choses graves.

FREYDIÈRES

Je n'en doute pas. Et qu'est-ce qu'on vous a donné encore ?

MADELEINE

Grand'mère m'a donné un bronze, pour orner ma chambre... un bronze artistique, puisque ça

représente un amour qui fait des bulles de savon. Je l'ai mis sur mon bureau, mais quand grand'mère sera partie, je le fourrerai dans une armoire... Je ne connais rien de plus laid.

FREYDIÈRES

Ce n'est pas si laid que ça.

MADELEINE

Le voulez-vous?... Je vous le donne.

FREYDIÈRES

Oh ! non.

MADELEINE

Vous voyez bien. Une bulle de savon en bronze, c'est tout de suite léger... ça a l'air d'un bisciaïen.

FREYDIÈRES

Calmez-vous... calmez-vous !

MADELEINE

Oui, je le fourrerai dans une armoire et ne l'en retirerai que lorsque grand'mère reviendra.
You comprend ?

FREYDIÈRES

Oh ! parfaitement.

MADELEINE, l'imitant.

Oh ! parfaitement !

(Elle éclate de rire. Claire entre.)

CLAIRE

Mon Dieu ! comme tu es gaie ! Tu as bien raison. va, tu ne riras pas plus jeune.

MADELEINE

Je ne rirai peut-être pas plus vieille.

CLAIRE

Eh ! bien, nous partons.

MADELEINE

Andiamo !

(Claire sort la première, puis Madeleine suivie de Freydières qui referme la porte. Rideau.)

ACTE TROISIÈME

Dix-huit mois après, chez les Ernstein. — Un petit salon très élégant; porte-fenêtre à gauche donnant sur le jardin; dans le fond, un escalier par lequel on monte à une galerie conduisant à la salle de bal. Porte à droite.

Au lever du rideau, deux jeunes gens, Luynais et Clémentier, causent près de l'embrasure de la porte-fenêtre qui donne sur le jardin; un troisième, Prabert, vient les rejoindre.

SCÈNE PREMIÈRE

LUYNAIS, CLÉMENTIER, PRABERT

PRABERT

Qu'est-ce que vous faites là ?

LUYNAIS

Tu le vois... nous prenons l'air entre deux airs.

CLÉMENTIER

C'est toujours la partie de concert ?

PRABERT

Vous n'entendez donc pas ?

(On entend une voix de femme qui chante.)

« Amour, viens aider ma faiblesse
Verse le poison dans son sein ! »

LUYNAIS

Qui chante là ?

PRABERT

Mais c'est Madame Ernstein.

CLÉMENTIER

C'est son droit, elle est chez elle.

(Une voix d'homme a succédé à la voix de femme :)

« J'ai gravi la montagne
Pour venir jusqu'à toi
Dagon qui m'accompagne
M'a guidé vers ton toit ! »

LUYNAIS

Ah ! c'est Madame Ernstein... écoutez donc
comme elle a une grosse voix, ce soir !

PRABERT

Ce n'est pas elle, la grosse voix... c'est le
Grand-Prêtre...

CLÉMENTIER

Quel Grand-Prêtre ?

PRABERT

D'où sortez-vous ? Vous n'avez donc pas regardé le programme : on joue le second acte de *Samson et Dalila* avec les costumes, un magnifique décor.

CLÉMENTIER

Vous m'en direz tant !

LUYNAIS

Madame Ernstein doit être très belle en Dalila.

PRABERT

Très belle... elle a surtout une coiffure qui lui va...

LUYNAIS

Comme un gant.

PRABERT

Tu es bête.

CLÉMENTIER

Et Samson ?

PRABERT

C'est Monsieur Fontenay.

CLÉMENTIER

Bravo ! bravo !

LUYNAIS

Ainsi, une chose pareille se passe ce soir, chez les Ernstein et, demain, quelques privilégiés pourront dire avec fierté : — J'y étais. — C'est admirable !

CLÉMENTIER

C'est renversant ! Nous en avons une veine.

PRABERT

Vous y êtes de loin... vous devriez vous rapprocher, avoir l'air au moins de vous intéresser à ce qui se fait ; vous n'êtes pas polis en restant ainsi à l'écart.

LUYNAIS

Mon brave ami, nous ne bougerons pas d'ici. Que Madame Ernstein chante, ça la regarde, c'est son affaire ; dans une soirée comme celle-ci, chacun a ses attributions : la nôtre est de rester dans l'embrasement de cette fenêtre.

CLÉMENTIER

Nous sommes les jeunes gens préposés aux embrasures.

PRABERT

Eh ! bien, moi, je vais rentrer dans le grand salon.

LUYNAIS, avec force.

D'où tu n'aurais jamais dû sortir.

PRABERT

Et où il y a des jeunes filles ravissantes.

LUYNAIS

Je les connais, tes jeunes filles, c'est toujours les mêmes.

PRABERT

Il y en a une nouvelle... une petite créature adorable, exquise, délicieuse, blonde, des yeux bleus, un petit nez pas plus gros qu'une noisette, une bouche comme une cerise... une taille de guêpe, une gorge...

CLÉMENTIER

De guêpe, ne cherchez pas.

PRABERT

Une gorge de jeune déesse... des hanches...

LUYNAIS

De guêpe... vas-y donc !

PRABERT

Comme c'est spirituel !... des hanches qui n'ont pas dit leur dernier mot...

LUYNAIS

Et qui ne le diront peut-être jamais !

PRABERT

Et une attache de cou... une nuque !... et vous savez si j'aime les nuques.

LUYNAIS

Elles te le rendent bien.

CLÉMENTIER

Et qui est cette merveille dont vous parlez comme le jeune Montaigut quand il vit pour la première fois Mademoiselle Capulet ?

PRABERT

C'est Mademoiselle Jadain.

LUYNAIS

La fille de Jadain, l'associé d'Ernstein?

PRABERT

Oui.

CLÉMENTIER

Je ne la connais pas ; mais, d'autorité, je préfère sa mère. D'ailleurs, chaque fois qu'on m'a présenté une jeune fille, je suis tombé éperdument amoureux de la mère... c'est nerveux !... Ainsi je donnerais toutes les jeunes filles qui sont ici, y compris sa fille, pour Madame Jadain. Ah ! celle-là, quelle maîtresse incomparable ça doit être. Ce n'est pas votre avis ?

LUYNAIS

Je ne sais pas, moi. C'est à Freydières qu'il faut demander ça.

CLÉMENTIER

Elle en est toujours très amoureuse.

PRABERT

Ça dure depuis cinq ans et il n'y a pas de raison pour que ça finisse ; mais vous verrez sa fille, elle est très bien.

CLÉMENTIER

Prabert a beaucoup de succès auprès des jeunes filles.

L'YNAIS

Il est joli garçon et il a des gilets personnels, c'est une entrée en matière. Et puis, il ne manque pas d'aplomb. Sous son frac d'homme du monde, c'est un maréchal des logis ; il me rappelle ce favori d'une reine d'Angleterre qui, sous des dehors séduisants, cachait une âme basse.

PRABERT

Dis donc, toi.

L'YNAIS

Ça ne t'enlève aucune de tes autres qualités, d'abord, parce que tu n'en as pas ; mais te voilà emballé sur cette petite Jadain, tu vas te faire présenter, danser avec elle et lui dire des horreurs... c'est le résultat de tes mauvaises lectures. Quel plaisir peux-tu trouver à ça ?

PRABERT

Celui de sentir contre moi un être délicat, fragile.

LUYNAIS

A quoi ça t'avance-t-il, puisque tu ne vas pas plus loin ? C'est une jouissance de vieux monsieur. Tu n'es qu'un corrupteur... un corrupteur, pas même, un fricoteur. Voilà ce que tu es. C'est dégoûtant ! Tu ne seras jamais l'initiateur.

PRABERT

Qu'en sais-tu ?... J'en épouserai peut-être une un jour.

LUYNAIS

Oui... tu es bien capable de te marier avec une jeune fille qu'on t'aura présentée, comme ça, un soir dans un bal. Quelle banalité ! Ah ! mieux vaut cent fois épouser sa maîtresse.

PRABERT

Pourquoi n'épouses-tu pas la tienne ?

LUYNAIS

Parce qu'elle ne veut pas se marier avant sa

mère. Elle me l'a dit : je ne veux pas être mariée et que maman reste fille.

CLÉMENTIER

Le concert est fini. On éclate en applaudissements.

SCÈNE II

En effet, on entend le bruit des applaudissements. Des gens se répandent dans le petit salon et en exclamations admiratives. Tohu-bohu, brouhaha. Il y a là : CLAIRE JADAIN, MADELEINE, MADAME LACORTE, FREYDIÈRES, DE MEILLAN, JADAIN, HEYBENS, etc.... qui entourent MADAME ERNSTEIN-DALILA, FONTENAY-SAMSON et le GRAND-PRÊTRE.

(On entend des phrases comme celles-ci :)

C'est admirable ! c'est superbe... Quelle voix délicieuse, chaude. La voix de Bréval... et ce costume... une merveille... etc.

MADAME ERNSTEIN

Oh ! c'est un plaisir de chanter avec lui.

(Elle désigne Samson.)

MADAME LACORTE

Le fait est que vous vous complétez admirablement. Quel beau couple, quel ravissant duo ! c'est une joie de vous entendre.

(Cependant Luynais et Clémentier se sont rapprochés.)

LUYNAIS, à Madame Ernstein.

Ah ! Madame, je ne vous fais pas de compliments.

CLÉMENTIER

Vous m'avez donné le grand frisson.

MADAME ERNSTEIN

C'est vrai ?

LUYNAIS

Rien qu'à vous écouter, nous étions devenus tout pâles.

CLÉMENTIER

Il n'exagère pas... comment vous remercier du plaisir que vous nous avez fait ?

MADAME ERNSTEIN

C'est bien simple, en vous occupant des jeunes

filles, en leur offrant le bras pour les conduire au buffet, pendant qu'on va ouvrir les fenêtres dans le grand salon pour donner un peu d'air... Il faisait une chaleur là-dedans ! Alors, il y a des jeunes filles qui doivent littéralement mourir de soif.

LUYNAIS

Et elles espèrent le bras protecteur sur lequel s'appuyer pour glisser vers des coupes de champagne.

MADAME ERNSTEIN

Vous avez compris ?

LUYNAIS

Elles n'ont donc pas de frères

CLÉMENTIER

Pas de parents ?

LUYNAIS

Pas d'amis ?

MADAME ERNSTEIN

Allez... Allez !...

PRABERT, à Madame Ernstein.

Madame, voulez-vous me présenter à Mademoiselle Jadain ?

MADAME ERNSTEIN

Que vous avais-je dit ? N'est-ce pas qu'elle est jolie ?

PRABERT

Ravissante !

MADAME ERNSTEIN

Et puis, c'est une vraie jeune fille ; elle vient d'avoir dix-huit ans ; elle fait ce soir son entrée dans le monde ; c'est son premier bal. Promettez-moi d'être très convenable.

PRABERT

Mais je n'ai pas l'habitude...

MADAME ERNSTEIN

C'est que je vous connais... vous avez une réputation...

PRABERT

Je vauz mieux que ma réputation, je vous assure... On va danser, n'est-ce pas ?

MADAME ERNSTEIN

Oh ! il est déjà tard. On va faire deux ou trois tours de valse avant le cotillon.

(Elle amène Prabert auprès de Madeleine qui est dans un petit groupe avec sa mère, son père, Freydières.)

MADAME ERNSTEIN

Madeleine, je vous présente Monsieur Prabert.

PRABERT, s'inclinant.

Mademoiselle, voudrez-vous me faire l'honneur de m'accorder la première valse ?

MADELEINE

Oui, Monsieur.

PRABERT

Vous n'avez pas soif, Mademoiselle ?

MADELEINE

Si, Monsieur, j'ai très soif...

PRABERT

Me permettez-vous de vous accompagner au buffet ?

MADELEINE, à sa mère.

Maman, je te retrouverai ici.

CLAIRE

Oui, ma chérie... tu me retrouveras ici dans ce petit salon.

(Madeleine sort au bras de Prabert; Madame Ernstein glisse vers un autre groupe. Fontenay cause avec le Grand-Prêtre, de Meillan avec une très jolie femme, Madame Lacorte; Ernstein est venu auprès d'un jeune homme à barbe noire qui est tout seul et qui n'a pas l'air de s'amuser.)

SCÈNE III

ERNSTEIN, HEYBENS

ERNSTEIN

Vous êtes là tout seul, Heybens?

HEYBENS

Mais oui.

ERNSTEIN

Vous ne vous amusez pas beaucoup, peut-être?

HEYBENS

Je ne m'ennuie pas. Comme Madame Ernstein a bien chanté ! J'ignorais qu'elle possédât ce beau talent !

ERNSTEIN

Comment, vous ne saviez pas?... C'est vrai, au fait, vous n'êtes plus Parisien.

HEYBENS

Dame, parti depuis huit ans et arrivé d'avant-hier...

ERNSTEIN

C'est juste... Eh ! bien, oui, ma femme est passionnée de musique et elle chante gentiment.

HEYBENS

Elle chante tout à fait comme une artiste. Ça doit être bien agréable pour vous.

ERNSTEIN

Agréable, oui... il y a les gammes... les gammes. On n'arrive pas à ce résultat-là sans faire beaucoup de gammes. Tout se paye.

HEYBENS

Dites-moi... il me semble que je connais cet hôtel... est-ce que ce n'est pas l'hôtel de Juliette d'Herblay?

ERNSTEIN

C'est lui-même. A l'époque où je me suis marié, elle a épousé un Roumain qui l'a emmenée dans son pays. Alors, j'ai acheté son hôtel.

HEYBENS

Oh! mais alors, je crois bien que je le connais. J'y ai fait la fête dans cet hôtel. Un soir... je me rappelle... on avait bien dîné... Un Anglais complètement ivre avait parié de danser en tenant dans sa bouche le canon d'un revolver chargé. Il est tombé, tenez... là... près de cette porte. Le coup est parti et l'homme ne s'est pas relevé.

ERNSTEIN

Oui, oui, je sais... on s'y est bien amusé... Vous ne venez pas prendre quelque chose au buffet?

HEYBENS

Merci, je vais m'en aller... Je suis un peu dépaysé... vous comprenez, après quelques

années d'absence... c'est étonnant comme tout change à Paris... Je ne connais plus personne.

ERNSTEIN

Restez donc. Je vais vous présenter à ma nièce... c'est cette très jolie personne que vous voyez là, qui a l'air d'un Van Loo.

(Il désigne Madame Lacorte.)

HEYBENS

En effet.

ERNSTEIN

Ah! ah! Vous ne voulez plus vous en aller, à présent. D'ailleurs, vous l'avez connue quand elle était jeune fille : Floumoune, on l'appelait Floumoune...

HEYBENS

Ah! c'est Floumoune! Je ne l'aurais pas reconnue.

ERNSTEIN

Elle est mariée, elle s'appelle Madame Lacorte. Venez, je vais vous présenter ou plutôt vous représenter. C'est une adorable bavarde, elle vous mettra vite au courant.

(■ entraîne Heybens auprès de Madame Lacorte.)

SCÈNE IV

ERNSTEIN, HEYBENS, MADAME LACORTE

ERNSTEIN

Pauline !

MADAME LACORTE

Mon oncle ?

ERNSTEIN

Permetts-moi de te présenter Monsieur Heybens, un de mes bons amis que tu connais déjà ; c'est un de nos prospecteurs les plus remarquables. Je l'ai envoyé en Annam étudier le terrain, et il vient de découvrir des mines d'or qui feront parler d'elles.

MADAME LACORTE

Je reconnais très bien Monsieur Heybens. Vous avez laissé pousser votre barbe ?

HEYBENS

Quelle mémoire vous avez, Madame !

MADAME LACORTE

N'est-ce pas, Monsieur ? et vous avez bruni.

HEYBENS

Le soleil!

MADAME LACORTE

J'allais vous le dire... Ça vous va très bien.

ERNSTEIN

Imagine-toi qu'il voulait s'en aller...

MADAME LACORTE

C'est un crime.

ERNSTEIN

Parce qu'il ne connaît personne.

MADAME LACORTE

C'est un enfantillage.

ERNSTEIN

Alors, je te l'ai amené pour le mettre au courant.

MADAME LACORTE

Je crois bien.

ERNSTEIN

Ce sera une bonne action.

MADAME LACORTE

Je ferai de mon mieux, mon bon oncle.

(Ernstein les quitte. Ils causent.)

SCÈNE V

CLAIRE, FREYDIÈRES, ÉTIENNE

ÉTIENNE, très animé.

Tu ne sais pas ce que je viens d'apprendre? Ernstein va être nommé président de la chambre syndicale des constructeurs. Cet homme qui n'a jamais rien construit, c'est admirable!

CLAIRE

Ne parle pas si haut. Ne t'indigne pas ici... ce n'est ni l'endroit, ni le moment. Tu t'indigneras à la maison. D'ailleurs, les honneurs viendront aussi pour toi... aie un peu de patience... tu sais bien qu'on s'en occupe.

ÉTIENNE

Je t'affirme que si, au 14 Juillet prochain, je ne suis pas décoré, je quitte Ernstein.

FREYDIÈRES

Où irez-vous ?

ÉTIENNE

Ah ! Je ne suis pas embarrassé... on m'offre des affaires superbes... Seulement, en France, nous sommes timorés... il ne faut pas hésiter à se déplacer, et au besoin à s'expatrier. Quoi ?

CLAIRE

Mais je ne dis rien, mon ami.

ÉTIENNE, avec force.

Hé ! bien, nous irons à Beauvais... nous irons à Beauvais... On me propose d'acheter la maison Debelker qui deviendra la maison Jadin et, si je me donne du mal, ce ne sera pas pour Ernstein, mais pour moi...

(Il continue de causer avec animation, tandis que Claire l'entraîne et tâche à le calmer.)

SCÈNE VI

HEYBENS, MADAME LACORTE

HEYBENS

Vous êtes très documentée.

MADAME LACORTE

Nécessairement.

HEYBENS

Continuez. C'est très intéressant. Alors, Madame Ernstein?...

MADAME LACORTE

Oui, et le jeune homme avec lequel je causais quand mon oncle nous a interrompus, c'est M. de Meillan, le prédécesseur de Fontenay, celui qui chantait Samson, ce soir, avec ma tante et qui est le ténor qu'elle aime pour l'instant. Naturellement, de Meillan trouve que Fontenay ne sait pas chanter, qu'il a une voix blanche et que c'est l'abomination de la désolation. Quant au Grand-Prêtre, c'est un petit jeune homme qui est aussi amoureux de ma

tante et s'est mis à chanter pour l'approcher plus facilement. Il n'a aucune disposition et se couvre de ridicule. D'ailleurs, il perd son temps : c'est une basse, et les basses ne sont jamais aimées... pas plus dans la vie que dans les opéras. La clé de *fa* n'ouvre pas le cœur des femmes en général, ni de ma tante en particulier.

ERNSTEIN, survenant.

Eh ! bien, ça marche?... tu mets Heybens au courant ?

MADAME LACORTE, modestement.

Oui, mon bon oncle, je fais de mon mieux.

ERNSTEIN

Oh ! je suis bien tranquille. (Il tape familièrement sur l'épaule d'Heybens.) Je vous le disais bien, vous êtes en bonnes mains.

(Il s'en va.)

MADAME LACORTE

Ah ! ah ! C'est toujours drôle !

(A ce moment, il n'y a plus dans le petit salon que Madame Lacorte et Heybens et, à l'autre extrémité, près de la porte-fenêtre, Freydières et Claire.)

HEYBENS

Vous êtes méchante, vous.

MADAME LACORTE

Je suis très gentille, au contraire. Voyons, vous ennuyez-vous avec moi?

HEYBENS

Pas une minute, vous me faites si bien les déshonneurs de la maison. Dites-moi, est-ce que ce n'est pas Freydières, l'avocat, qui est là, près de la fenêtre?

MADAME LACORTE

Oui, c'est lui.

HEYBENS

Avec qui donc cause-t-il?

MADAME LACORTE, riant.

Ah! ah!

HEYBENS

Quoi donc?

MADAME LACORTE

C'est vrai, au fait, vous ne pouvez pas savoir. C'est Madame Jadain, la femme de l'associé d'Ernst-stein. Je vais vous raconter ça... Oh! c'est tout un roman; mais ne restons pas là, d'autant plus que nous devons bien les gêner. Figurez-vous qu'ils étaient amis d'enfance et il paraît que, depuis l'âge de raison, ils s'aimaient à la folie... Les Jadain sont venus à Paris et naturellement...

(Elle l'entraîne tout en causant. Maintenant le petit salon est vide. Claire et Freydières restent seuls.)

SCÈNE VII

CLAIRE, FREYDIÈRES

CLAIRE

Nous sommes seuls.

FREYDIÈRES

Oh! seuls.

CLAIRE

Tout le monde est au buffet; maintenant, tu peux me dire si j'ai une jolie robe, si je te plais.

FREYDIÈRES

Prenez garde, prenez garde.

CLAIRE

Comme vous êtes prudent !

FREYDIÈRES

Et comme vous l'êtes peu !

CLAIRE

J'ai l'occasion de causer avec vous, j'en profite. Je ne vous vois plus... tous ces temps-ci, vous n'êtes pas venu déjeuner ni dîner une seule fois à la maison.

FREYDIÈRES

Vous savez pourquoi... Je travaillais.

CLAIRE

Nulle plus que moi ne respecte votre travail... vous avez diné en ville, pourtant.

FREYDIÈRES

Il y a des obligations auxquelles je ne peux

me soustraire... comprenez donc que dans ma situation...

CLAIRE

C'est vrai... j'ai tort... j'empiète sur votre existence et j'ai l'air de contrôler vos faits et gestes... Alors ça vous impatiente... je suis maladroite, n'est-ce pas?

FREYDIÈRES

Mais non.

CLAIRE

Ah! j'obéis à la règle commune qui veut que lorsqu'une femme se croit moins aimée, elle se rende encore moins aimable.

FREYDIÈRES

Vous êtes sévère envers vous et vous vous alarmez sans raison.

CLAIRE

C'est votre faute... vous avez un air singulier, ce soir; vous n'êtes pas comme d'habitude.

FREYDIÈRES

Mais si, je vous assure.

CLAIRE

Mais non, je vous jure. Voyons, vous n'êtes pas fâché? Je ne vous ai rien fait?

FREYDIÈRES

Oh! Claire, fâché, pourquoi?

CLAIRE

Je ne sais pas, moi... Quelquefois, il faut si peu de chose. Alors, je cherche. Vous ne me trouvez pas trop décolletée?... Je sais que vous n'aimez pas ça.

FREYDIÈRES

Mais non... il me semble que vous êtes décolletée comme les autres femmes.

CLAIRE

Comme les autres femmes, oui. C'est effrayant ce que vous venez de dire là.

FREYDIÈRES

Pourquoi, effrayant?

CLAIRE

Si vous ne comprenez pas pourquoi, c'est pis encore.

FREYDIÈRES

Vous attachez à mes paroles un sens qu'elles n'ont pas.

CLAIRE

Vous avez raison, je vous demande pardon, ne faites pas attention... je suis très maladroite, je le sens bien. (Elle va près de la porte-fenêtre.) Ah! on respire... comme il fait doux! C'est par un pareil soir, il y a cinq ans, au mois de juin, que nous nous sommes retrouvés ici... vous vous souvenez?

FREYDIÈRES

Oui, je me souviens.

CLAIRE

Nous étions assis là-bas, sur ce banc, auprès des magnolias. Madame Ernstein et de Meillan chantaient et s'embrassaient tour à tour, mon mari examinait des plans avec Ernstein; cependant, vous me persuadiez que vous ne m'aviez pas oubliée, vous me disiez des choses infiniment douces et vos paroles me grisaient délicieuse-

ment. Le ciel était plein d'étoiles et, sans doute, à ce moment-là, la petite étoile qui préside à ma destinée a dû briller d'un plus vif éclat, car il faut bien croire que tout cela devait arriver et qu'une passion était inévitable. Vous ne le croyez pas? Alors, pourquoi Ernstein avait-il rencontré mon mari la veille, pourquoi nous a-t-il invités ce soir-là, pourquoi étiez-vous présent, pourquoi nous ont-ils laissés seuls, dans la nuit, pourquoi sommes-nous venus à Paris, pourquoi? pourquoi?

FREYDIÈRES

Les hasards peuvent aider à la direction des événements, mais je crois que les étoiles s'en désintéressent et nous avons aussi notre part de responsabilité dans ce qui nous arrive.

CLAIRE

Oh! certainement... d'ailleurs, qu'importe? Il faut aimer et le reste n'est rien... Il faut aimer, dût-on en souffrir, dût-on même en mourir, comme ces plantes qui élèvent très haut vers le ciel une grande fleur éclatante, généreux acte d'amour dont elles meurent.

(Pendant ces derniers mots, Ernstein est entré dans le petit salon.)

ERNSTEIN

Ah! vous étiez là. Freydières... je vous cherche partout... Ces dames vous réclament : ma femme voudrait vous parler.

FREYDIÈRES

J'y vais.

(Il sort.)

SCÈNE VIII

CLAIRE, ERNSTEIN

ERNSTEIN

Vous ne m'en voulez pas de vous avoir arrachée à Freydières?

CLAIRE

Oh! arrachée...

ERNSTEIN

D'ailleurs, ces dames ne le réclament pas du tout; c'est un prétexte pour vous avoir à moi tout seul.

CLAIRE

C'est ingénieux.

ERNSTEIN

Vous savez que vous avez un très grand succès... On me fait beaucoup de compliments de vous.

CLAIRE, un peu étonnée.

A vous ?

ERNSTEIN

A moi, c'est une façon de parler... enfin on s'occupe beaucoup de vous.

CLAIRE

On est bien bon.

ERNSTEIN

Vous possédez un charme souverain, voilà la vérité. Et puis, c'est un certain air que vous avez et qui vous met au-dessus des autres. Je vous demande pardon d'être obligé de vous dire tout ça.

CLAIRE

Il n'y a pas d'offense; mais vous exagérez... il y a ici des femmes très jolies, très séduisantes.

ERNSTEIN

Aucune de ces femmes n'a ce qui fait votre rare

séduction, ce je ne sais quoi ou plutôt ce je sais bien quoi... ces femmes-là n'aiment pas. Tandis que vous, on sent que vous avez un cœur, une âme, un cerveau, des nerfs, enfin que vous êtes une vraie femme ! Tout en vous révèle la passion et elle rayonne autour de vous comme une lampe dans un phare.

CLAIRE

Vous vous exprimez très bien : ce n'est pas possible, vous avez quelque chose à me demander.

ERNSTEIN

La seule chose que je vous demanderais est précisément la seule chose que vous me refuserez. Aussi, je ne vous demande rien ; il y a longtemps que j'y ai renoncé ; je vous aime avec un désintéressement fou.

CLAIRE

Où voulez-vous en venir ?

ERNSTEIN

A rien... Absolument à rien... j'avais besoin de vous dire ça, voilà tout. Mais ce n'est pas seulement pour ça que je vous ai chambrée de la

sorte; j'ai à vous parler de choses beaucoup plus sérieuses... Dites-moi, seriez-vous disposée à marier Madeleine?

CLAIRE

Sans doute; mais je ne tiens pas à la marier tout de suite... elle n'a que dix-huit ans; j'aurais désiré la garder auprès de moi encore un an ou deux. Pourtant, il ne faut pas être égoïste et s'il se présentait un très beau parti...

ERNSTEIN

C'est une idée que je viens d'avoir et vous me connaissez, quand j'ai une idée, je ne perds pas de temps.

CLAIRE

Alors ?

ERNSTEIN

Il y a ici, ce soir, un jeune homme, un de mes prospecteurs, très intelligent, qui revient d'Indo-Chine. Il s'appelle Heybens, Paul Heybens; pas de parents, pas de fortune, mais surtout si je m'en occupe, un très bel avenir. Par exemple, il a une chose contre lui.

CLAIRE

C'est ?

ERNSTEIN

C'est qu'il est sorti le premier de l'Ecole...
Oui, oui, que voulez-vous ? on n'est pas parfait...
C'est tout de même un garçon remarquable.

CLAIRE

Quel âge a-t-il ?

ERNSTEIN

Trente ans. Physiquement, il est bien. D'ailleurs, je vous le montrerai tout à l'heure et si comme ça, à vol d'oiseau, il vous plaît, je vous ferai dîner avec lui la semaine prochaine.

CLAIRE

Mais vous ne l'avertirez pas.

ERNSTEIN

Non ?

CLAIRE

Non... pas plus que je n'avertirai Madeleine.
Avec ses idées, un mariage par présentation, ça suffirait pour qu'elle ne voulût pas en entendre

parler. Et, de votre côté, n'avertissez pas ce Monsieur Heybens, parce que les hommes, dans ces circonstances, ont un air de ne pas avoir l'air qui est très caractéristique. Ma fille, qui n'est pas une bête, ne s'y tromperait pas.

ERNSTEIN

Soyez sans crainte, il ne sera pas prévenu. Si ce mariage se fait, je nomme votre gendre directeur de la Société des mines de l'Annam, dont j'établis le siège à Paris; je lui fais une très belle situation. Si mon jeune ami ne plaît pas à Madeleine, je le renvoie en Indo-Chine où il me rendra encore de très grands services. Ce n'est pas plus difficile que ça. Qu'en dites-vous ?

CLAIRE

Ça ne me paraît pas impossible. Vous pouvez toujours me montrer votre Annamite.

ERNSTEIN

Alors, venez avec moi.

(A ce moment, Madeleine paraît au fond sur l'escalier, avec Freydières et descend auprès de sa mère.)

MADELEINE

Maman, restons-nous jusqu'à la fin ?

CLAIRE

Comme tu voudras, ma chérie, ça ne dépend que de toi. Comme tu as chaud ! Tu devrais te reposer un peu.

MADELEINE

Oui, je vais bavarder un peu ici avec Freydières.

(Claire sort du petit salon au bras d'Ernstein.)

SCÈNE IX

FREYDIÈRES, MADELEINE

MADELEINE

Vous voulez bien me tenir compagnie et causer un peu avec moi ?

FREYDIÈRES

C'est que je m'en vais : il faut que je m'en aille.

MADELEINE

Comme c'est gracieux... Eh ! bien, je vous ordonne de rester ; vous devez m'obéir, puisqu'il paraît que je suis la reine du bal.

FREYDIÈRES

Justement, vous avez mieux à faire que de causer avec moi... on va venir vous chercher dans quelques secondes pour danser.

MADELEINE

Non, on ne viendra pas me chercher, parce que je vous ai réservé cette valse.

FREYDIÈRES

Vous savez bien que je ne danse pas.

MADELEINE

Ça ne fait rien, nous allons la causer.

FREYDIÈRES

C'est que...

MADELEINE

Oh ! non, oh ! non, restez avec moi. Asseyez-vous d'abord, asseyez-vous... restez avec moi ou, sans ça, je serai très offensée... Je croirai que je vous ai fait quelque chose, que vous me fuyez. D'abord, il faut que je vous gronde... il y a des siècles qu'on ne vous a vu... Vous nous négligez. Pourquoi n'êtes-vous pas venu à la maison tous ces temps-ci ?...

FREYDIÈRES

J'ai eu beaucoup à faire.

MADELEINE

Ah ! (Un silence.) Dieu ! que j'ai chaud, j'étouffe. (Elle va près de la fenêtre.) Il doit faire très bon dehors... Vous ne savez pas ce que vous feriez si vous étiez gentil ?

FREYDIÈRES

Non.

MADELEINE

Vous m'offririez votre bras et nous irions nous promener dans le jardin.

FREYDIÈRES

Vous n'y pensez pas ?

MADELEINE

Je viens d'y penser... J'aimerais beaucoup à me promener avec vous, sous les arbres, par cette belle nuit, tandis que tous ces gens s'agitent ici... on aurait l'air d'être en voyage.

FREYDIÈRES

Vous pourriez prendre froid... et puis...

MADELEINE

Et puis?...

FREYDIÈRES

Vous attraperiez du mal.

MADELEINE

L'un est la conséquence de l'autre. Alors, vous refusez?

FREYDIÈRES

Absolument.

MADELEINE

Dieu! que vous êtes ennuyeux. C'est dommage! (Elle va se rasseoir auprès de lui.) Qu'est-ce que vous avez ce soir? Vous n'êtes pas comme d'habitude. D'ailleurs, vous ne me parlez plus jamais comme dans le temps, comme à une amie, à une camarade.

FREYDIÈRES

Vous n'êtes plus la petite fille que j'ai connue, vous êtes maintenant une grande demoiselle.

MADELEINE

Tant pis... si cette transformation doit faire cesser notre gentille intimité et vous imposer

des façons aussi cérémonieuses. Alors, parlez-moi comme à une grande demoiselle : dites-moi si j'ai une jolie robe, si elle vous plaît. Tout le monde, ce soir, me fait des compliments... il n'y a que vous qui ne m'en fassiez pas.

FREYDIÈRES

Vous faites, ce soir, votre entrée dans le monde et vous avez le plus grand succès. Vous n'avez pas besoin de mes compliments.

MADELEINE

Vous n'en savez rien... C'est certainement ceux qui me feraient le plus de plaisir. Alors, c'est vrai, même pour vous qui m'avez vue avec des robes courtes, je fais jeune fille ?

FREYDIÈRES

Très... vous faites jeune fille, comme vous dites. C'est au point que tout à l'heure, lorsque vous êtes entrée, je ne vous ai pas reconnue.

MADELEINE

Oh ! que je suis contente... J'ai beaucoup de succès. Est-ce vrai que je suis si jolie que ça ?

FREYDIÈRES

Que ça, je ne sais pas.

MADELEINE

Vous ne savez pas ?

FREYDIÈRES

Vous voulez à toute force que je vous fasse des compliments ?

MADELEINE

Oui, à toute force.

FREYDIÈRES

Eh ! bien, vous êtes plus que jolie, c'est évident et vous répandez tant de clarté autour de vous que, malgré soi, on cherche l'appareil qui vous inonde de lumière, vous savez, comme les petites princesses de féerie ; mais en réalité, cette clarté est faite de votre jeunesse et d'une grâce si pure qu'il faut bien se garder d'y jeter l'ombre d'un hommage banal.

MADELEINE

Eh ! bien, je ne vous en demandais pas davantage et je suis heureuse que vous me parliez

ainsi... cela me rend très fière et j'avais besoin de cet orgueil, car tout à l'heure, j'ai subi l'humiliation d'être moins délicatement appréciée. Mon danseur...

FREYDIÈRES

Prabert ?

MADELEINE

Oui... m'a débité des galantries un peu directes et comme, naturellement, je me taisais, l'imbécile a sans doute pris mon silence pour de l'acquiescement. Il m'a serrée plus fort dans ses bras, il regardait obstinément dans mon corsage, il m'enlevait, mes pieds ne touchaient plus terre, si bien que j'ai dû feindre un étourdissement et je l'ai prié de me reconduire à ma place.

FREYDIÈRES, se levant et très irrité.

Quel goujat !

MADELEINE

Quoi ?

FREYDIÈRES

Rien... rien... que voulez-vous, il faut se faire une raison, c'est la danse... il n'y a rien à dire, c'est la danse ! Moi qui vous connais depuis cinq

ans, qui suis votre ami, si je vous prenais seulement la main autrement qu'en vous disant bonjour ou bonsoir, ça paraîtrait extraordinaire, monstrueux ; mais ce soir, le premier venu a le droit de vous enlacer, de vous serrer dans ses bras. Vous êtes offensée qu'il ait regardé dans votre corsage, mais c'est son droit, c'est son devoir : c'est un valseur, un valseur, c'est effrayant ce qu'un tel titre comporte de privauté, d'immunités !... et puis ceux qui ne veulent pas qu'on voie ce qui se passe chez eux, n'ouvrent pas leurs fenêtres toutes grandes.

MADELEINE

Quelles fenêtres ? Ah ! oui... vous me trouvez trop décolletée ?...

FREYDIÈRES

Moi... Oh ! par exemple !... Vous pleurez ?

MADELEINE

Oui, non, je ne sais pas... Au fond, je crois que c'est de joie.

FREYDIÈRES, se reprenant.

Vous ne prenez pas au sérieux ce que viens de vous dire. Je plaisantais. D'abord, ça ne me

regarde pas... ça ne me regarde pas ; je n'ai pas qualité pour... du moment que votre mère vous habille ainsi, c'est que c'est bien... elle sait mieux que moi ce qui est convenable ou plutôt ce qui convient. (Pendant qu'il parle ainsi, Madeleine a mis une écharpe de tulle sur ses épaules.) Mais ce n'est pas à cause de ce que je vous ai dit que vous mettez ceci sur vos épaules ?

MADELEINE

Pas du tout, c'est parce que j'ai un peu froid.

FREYDIÈRES

Vous aviez trop chaud, tout à l'heure.

MADELEINE

Oui, mais maintenant, j'ai froid... je vous assure.

FREYDIÈRES

Madeleine, je ne vous ai pas fâchée ?

MADELEINE

Oh ! non, mon grand ami, vous ne m'avez pas fâchée ; je vous suis reconnaissante au contraire : vous ne m'aviez jamais parlé ainsi. Et, pour la première fois, il me semble que vous m'avez

parlé comme à une femme. Dites-moi bien toujours ce qui vous déplaît en moi, pour que je me corrige.

FREYDIÈRES

Mais rien ne peut me déplaire en vous, Madeleine et, encore une fois, je n'ai pas le droit...

MADELEINE

Je vous le reconnais, à vous seul ; je vous jure que ça me fera plaisir, vous ne pouvez pas savoir quel plaisir ça me fera. Donnez-moi toujours cette preuve... d'affection, voulez-vous ? D'ailleurs, je ne danserai pas, vous avez raison, la danse est une chose stupide.

FREYDIÈRES

Ne faites pas ça... j'ai beaucoup exagéré, je suis allé un peu loin. La danse est un exercice élégant et même salulaire, quand on le pratique sans emportement, et un bon valseur n'est pas nécessairement l'être abject que je me suis plu à vous dépeindre. Prabert est heureusement une exception ; mais on peut être bon valseur et honnête homme. Il y faut certaines qualités que je ne possède pas... je n'ai jamais pu valser, la tête

me tourne ; il y avait même un secret dépit dans mon cas.

MADELEINE

Où, c'est maintenant que vous plaisantez et je n'ai plus du tout envie de danser.

FREYDIÈRES

Dancez, au nom du ciel ! Autrement, vous commettriez une incorrection vis-à-vis des jeunes gens avec qui vous êtes engagée. Ce serait une faute grave envers les usages, envers le monde, et rien n'est plus sévère que le code du plaisir.

(Sur ces derniers mots, un jeune homme est venu auprès de Madeleine.)

LE JEUNE HOMME

Mademoiselle, je crois que vous m'avez fait l'honneur de me promettre cette valse.

MADELEINE

Parfaitement, Monsieur.

(Elle consulte du regard Freydières qui lui fait signe que oui et elle part au bras du jeune homme. Freydières la suit des yeux ; il ne s'est pas aperçu que, depuis quelques instants, Claire, tout en causant avec Ernstein, les observait et que, maintenant, elle est derrière lui.)

SCÈNE X

CLAIRE, FREYDIÈRES

CLAIRE

Comme vous voilà songeur, tout à coup !

FREYDIÈRES, se retournant, surpris.

Vous étiez là ?

CLAIRE

Que disiez-vous donc à Madeleine de si intéressant ? Vous étiez tellement occupé que vous ne vous êtes pas aperçu que j'étais là depuis cinq minutes avec Ernstein ; mais vous parliez avec une animation !...

FREYDIÈRES

Votre fille ne voulait plus danser et je lui disais qu'elle devait tenir au moins les engagements qu'elle avait pris.

CLAIRE

Je lui aurais donné le même conseil... (Un silence.) Je viens d'avoir une conversation des

plus sérieuses avec Ernstein. Il veut marier ma fille.

FREYDIÈRES

Ah!

CLAIRE

Il m'a même parlé d'un jeune homme qui revient d'Indo-Chine... un garçon d'un très grand avenir, paraît-il... Il s'appelle Heybens, vous le connaissez?

FREYDIÈRES

Il me semble que je connais ce nom-là... Et il vous l'a présenté?

CLAIRE

Non, il me l'a montré... il m'a paru bien, très bien même. Ernstein doit nous faire dîner avec lui la semaine prochaine. Ce n'est d'ailleurs qu'un projet vague... il faut avant tout que ça plaise à Madeleine, n'est-ce pas? Mais cette conversation avec Ernstein a été pour moi une brusque révélation.

FREYDIÈRES

Une révélation?

CLAIRE

Oui... évidemment, je savais que j'avais une fille à marier... je savais qu'un jour ou l'autre il faudrait m'en séparer... J'avais souvent pensé au mariage de Madeleine; mais il m'apparaissait indéterminé, lointain, et voilà que tout à coup, il est question d'un mariage, comprenez-vous?

FREYDIÈRES

Oui, je comprends.

CLAIRE

On me montre un monsieur comme un gendre possible... J'ai une fille à marier; depuis tout à l'heure, c'est un fait précis, immédiat, et alors, brusquement, j'ai compris avec une netteté singulière et tardive, que j'étais une femme très imprudente.

FREYDIÈRES

Comment cela?

CLAIRE

Oui... Il faut penser que plusieurs partis vont se présenter pour Madeleine... ce soir, elle fait sensation... je le dis sans fausse modestie, elle

est éblouissante. Si ce n'est pas Monsieur Heybens, ce sera un autre. Les parents intéressés prendront des renseignements sur la famille dans laquelle doit entrer leur fils et, si l'on apprenait que vous êtes mon amant, songez donc, c'est épouvantable, car c'est à l'établissement de ma fille que ça pourrait faire le plus grand tort.

FREYDIÈRES

Mais vous paraissez bouleversée... il semblerait vraiment que cette idée que notre liaison puisse être connue vous a surprise subitement.

CLAIRE

Non; mais, jamais, elle ne m'est apparue aussi menaçante que depuis un moment. C'est à ce point que j' imagine que notre liaison est, ce soir, le sujet de toutes les conversations...

FREYDIÈRES

Pourquoi voulez-vous?...

CLAIRE

Enfin, ça ne se discute pas, ça ne s'explique pas... c'est une impression, un pressentiment... une femme, vous savez ce que c'est.

FREYDIÈRES

Vous ne pourrez jamais empêcher les gens de parler, étant donné surtout que je suis reçu constamment chez vous et dans la plus grande intimité.

CLAIRE

Justement... j'ai pensé... il faudrait peut-être que vous vinssiez moins fréquemment à la maison... que vous espaciez peu à peu vos visites... jusqu'à ne plus venir du tout... de façon que le monde puisse croire...

FREYDIÈRES

A une rupture?...

CLAIRE

Oui. Je n'avais pas osé prononcer ce mot-là; alors même que cette rupture sera simulée, car je continuerai de vous voir autrement, n'est-ce pas?... Je vous verrai toujours.

FREYDIÈRES

Sans doute, mais je vous en supplie, ne vous troublez pas à ce point... je ferai ce que vous désirez... comme toujours, je vous obéirai.

CLAIRE

Je m'exprime mal.

FREYDIÈRES

Je vous comprends bien.

CLAIRE

Je vous verrai demain à l'heure habituelle, nous parlerons de tout cela; mais ne restons pas ainsi à l'écart et même séparons-nous. Ça vaudra mieux.

FREYDIÈRES

D'ailleurs, je vous dis au revoir, je m'en vais.

CLAIRE

Au revoir! Je voudrais que cette soirée fût finie! A demain!

FREYDIÈRES

Oui.

(Il sort.)

SCÈNE XI

CLAIRE, MADAME ERNSTEIN,
MADAME LACORTE, MADELEINE,
MADEMOISELLE CHOSCONESCO, HEYBENS,
PRABERT, UN JEUNE HOMME, etc.

(Prabert entre par la porte de droite, suivi de deux domestiques poussant une sorte de traineau sur lequel sont disposés les accessoires décoratifs du cotillon.)

PRABERT, aux domestiques.

Tenez... mettez ça là... et puis, vous irez chercher les corbeilles... vous les mettrez sur le canapé et sur les fauteuils.

(Les domestiques exécutent les ordres de Prabert. Madame Ernstein descend l'escalier avec Mademoiselle Chosconesco.)

MADAME ERNSTEIN, apercevant Prabert.

Ah! Mademoiselle Chosconesco, voici votre conducteur. (A Prabert.) Vous préparez vos petites affaires. Vous avez tout ce qu'il vous faut?

PRABERT

Oui, oui, Madame, je vous remercie.

MADAME ERNSTEIN

Dans combien de temps serez-vous prêts?

PRABERT

Oh! dans dix minutes, un quart d'heure, nous pourrons commencer. (A Mademoiselle Chosconesco.) Vous voyez, Mademoiselle, tous les accessoires sont là... Nous serons près de la porte et on nous les passera au fur et à mesure.

MADemoiselle CHOSCONESCO

Par quoi commencerons-nous?

PRABERT

Par les arceaux fleuris... Vous avez votre liste?

MADemoiselle CHOSCONESCO

Oui... oui...

PRABERT

Si vous voulez, nous allons revoir tout ça ensemble.

(Cependant, Madame Lacorte est entrée suivie d'Illybens.)

MADAME LACORTE, en passant auprès de Prabert.

Comme vous êtes beau, Prabert ! c'est donc vous qui conduisez le cotillon ?

PRABERT

Oui... oui... ce n'est pas pour mon plaisir, je vous assure.

MADAME LACORTE

Ni pour le mien, je vous en fiche mon billet.

(Et, poursuivie par Heybens, elle vient s'asseoir.)

HEYBENS, très excité.

Oui, c'est bien compréhensible, mettez-vous à ma place... j'ai été si longtemps sevré. Alors, ce bal, cette musique, ces lumières, ces fleurs, ces épaules, ça me grise, ça me grise ! et pour avoir causé seulement une heure avec vous qui êtes si jolie, si spirituelle et qui devez être si bonne...

MADAME LACORTE

Surtout !

HEYBENS

Je vous aime ; il n'y a pas d'autre mot. Je vous aime avec tout ce que ce sentiment comporte.

MADAME LACORTE

A la bonne heure, vous ne perdez pas de temps, vous n'y allez pas par quatre chemins.

HEYBENS

Il n'y en a pas quatre non plus.

MADAME LACORTE

Vous êtes pressé... Ça pourrait s'appeler le retour du prospecteur. Il n'y a donc pas de femmes là-bas?

HEYBENS

Il y a les congaïes.

MADAME LACORTE

Qu'est-ce que c'est que ces animaux-là?

HEYBENS

Vous dites bien... Ce sont des petits animaux, des petits êtres passifs et sans intérêt... et puis, elles sont jaunes.

MADAME LACORTE

Oui, je comprends, je vous fais l'effet du pain blanc après le siège.

HEYBENS

Du pain très blanc, si l'on en juge par ce qui est en montre.

MADAME LACORTE

Voilà un joli compliment de colonial.

HEYBENS

C'est votre faute, vous êtes à moitié nue.

MADAME LACORTE

Vous exagérez.

HEYBENS, plongeant.

Accordez-moi pourtant qu'entre ceci et un corsage montant, il y a un abîme.

MADAME LACORTE

Il suffit de le remplir.

HEYBENS

Vous le comblez, vous nous comblez.

MADAME LACORTE

Comme vous avez dû souffrir ! Mais je croyais,

au contraire, que dans ces pays d'où vous venez, l'amour était un art très perfectionné.

HEYBENS

Où avez-vous pris ça?...

MADAME LACORTE

Dans le Kama-Soutra.

HEYBENS

Oh! le Kama-Soutra, d'abord c'est très vieux et puis c'est dans les Indes qu'on pratiquait ainsi l'amour. Mais moi, je vous parle de l'Annam et je vous assure que les congaïes ne sont pas des artistes.

MADAME LACORTE

Je voulais vous demander si c'est vrai que, dans ce pays-là... Oh! non, je n'oserai pas.

HEYBENS

Mais si, osez!

MADAME LACORTE

Eh! bien... oh! non, je ne peux pas.

HEYBENS

C'est donc si effrayant ?

MADAME LACORTE

Approchez-vous alors... je vous le dirai tout bas.

(Elle lui parle à l'oreille, derrière son éventail. Cependant Madeleine avec son jeune danseur est entrée dans le petit salon et vient auprès de sa mère.)

MADELEINE

Ah ! maman, je te cherchais. Est-ce que Freydières est parti ?

CLAIRE

Oui, il vient de partir.

MADELEINE

Monsieur m'a invitée pour le cotillon, je n'ai jamais dansé le cotillon... Alors je vais être très maladroite.

LE JEUNE HOMME

Vous vous en tirerez très bien... Il faut d'abord vous familiariser avec les accessoires.

MADELEINE

C'est ça... Allons prendre une leçon de choses.

(Tous deux vont examiner les accessoires. Cependant Madame Lacorte a cessé de parler bas à Heybens.)

MADAME LACORTE

Oh! vous êtes dégoûtant!

HEYBENS

C'est vous qui m'avez demandé.

MADAME LACORTE

Quelle horreur! on me l'avait affirmé, mais je n'avais jamais voulu le croire. Vous me dites la vérité?

HEYBENS

L'impure vérité.

MADELEINE, au jeune homme.

Ah! j'ai oublié mon éventail... je dois l'avoir laissé sur la cheminée du grand salon.

LE JEUNE HOMME

Je vous le rapporte dans un instant.

(Madeleine, restée seule, continue de regarder les accessoires du cotillon. A ce moment, elle se trouve à deux pas de Madame Lacorte et d'Heybens.)

HEYBENS, à Madame Lacorte et regardant Claire qui cause avec Madame Ernstein.

Dites-moi donc? il n'est pas à plaindre, Freydières.

MADAME LACORTE, qui sent Madeleine dans son dos.

A quel propos dites-vous ça?

HEYBENS

Parce que je regarde la personne qui cause avec Madame Ernstein.

MADAME LACORTE

Quel rapport cela a-t-il?

HEYBENS

Comment, quel rapport?... Vous ne m'avez pas dit, tout à l'heure, que c'était sa maîtresse?

Madeline, qui a entendu, tombe sur une chaise.

MADAME LACORTE, avec des yeux aigus.

Moi, je ne vous ai jamais parlé de ça.

(Elle se lève et entraîne Heybens.)

HEYBENS, insistant.

Oh! par exemple, c'est trop fort... Vous ne m'avez pas dit que cette Madame Jadain...

MADAME LACORTE, lui prenant le bras.

Mais taisez-vous donc!... taisez-vous donc!...

(A ce moment, le jeune homme revient près de Madeleine.)

LE JEUNE HOMME

Mademoiselle, voici votre éventail... (Et apercevant Madeleine évanouie, il appelle.) Prabert!... Prabert!... Venez donc!

PRABERT

Prévenez sa mère... elle est là.

(Le jeune homme va prévenir Claire, qui accourt auprès de Madeleine... On s'empresse autour d'elle.)

HEYBENS

Qu'est-ce qu'elle a, cette jeune fille?

MADAME LACORTE

C'est Mademoiselle Jadain... c'est sa fille... sa fille!... Elle a tout entendu.

HEYBENS

Oh! vous croyez?

MADAME LACORTE

J'en suis sûre... Ah! vous n'êtes pas malin...
On voit bien que vous revenez de Bac-Ninh.

CLAIRE, à-Madeleine.

Qu'est-ce que tu as?... Tu es malade?...

MADELEINE

Oui, partons, partons, je ne veux pas rester
ici. Je ne sais pas ce que j'ai; je me sens très
mal.

MADAME ERNSTEIN

Voulez-vous prendre quelque chose, Made-
leine?

MADELEINE

Non, non, allons-nous-en; il n'y a rien à faire.

CLAIRE

Mais, voyons, mon enfant, tu vas peut-être te
remettre!

MADELEINE

Non, je ne me remettrai pas ici.

CLAIRE

Mais qu'est-ce qu'a cette enfant? Ah! mon Dieu, elle est tellement nerveuse, elle me rendra folle. Au revoir, chère madame, et pardon.

ERNSTEIN, survenant.

Qu'est-ce qu'il y a? Comment, vous partez? Vous ne restez pas pour le cotillon?... On va danser le cotillon.

CLAIRE

Non, Madeleine est souffrante... Ayez l'obligeance de prévenir mon mari.

(Claire, Madeleine sortent accompagnées par Madame Ernstein. Prabert, Mademoiselle Chosconesco et le jeune homme s'entretiennent de l'incident.)

HEYBENS

Je suis désolé.

MADAME LACORTE

Je sentais venir ça... mais j'avais beau vous faire des yeux, vous alliez, vous alliez. Enfin,

quand je vous ai poussé le pied, vous n'avez donc pas compris?...

HEYBENS

Je ne croyais pas que c'était pour ça...

MADAME LACORTE

Quelle gaffe! Ça m'a donné soif. Venez-vous boire.

(Rideau.)



ACTE QUATRIÈME

Quinze jours après. Même décor qu'au 2^e acte, c'est-à-dire le petit salon des Jadain. — Au lever du rideau, Claire, seule, est en train de feuilleter un livre, quand sa sœur entre dans le salon.

SCÈNE PREMIÈRE

CLAIRE, MADAME CHENEVAS

MADAME CHENEVAS

Comment va Madeleine, ce matin?

CLAIRE

Toujours la même chose... elle n'a pas dormi cette nuit. Alors, vers huit heures, je lui ai fait prendre cette potion que le docteur a ordonnée et, enfin, elle s'est assoupie.

MADAME CHENEVAS

Je croyais que le docteur, dans l'état de fai-

blesse où est Madeleine, avait recommandé de ne donner la potion que si c'était absolument nécessaire.

CLAIRE, avec un geste de découragement.

Ah! je sais bien; mais voilà tant de nuits qu'elle ne dort pas. Elle ne mange pas; si elle ne dort pas, cela ne pourra pas durer bien longtemps. Ah! je suis folle, folle!...

MADAME CHENEVAS

Voyons, Claire.

CLAIRE

Si encore on pouvait savoir ce qu'elle a, mais voilà plus de quinze jours qu'elle est dans cet état.

MADAME CHENEVAS

Oui, depuis ce bal chez les Ernstein... ça fait quinze jours...

CLAIRE

C'est affreux de voir son enfant malade et de ne pouvoir venir à son secours. Le médecin lui-même est impuissant : il l'a examinée, auscultée!... il ne lui trouve aucune maladie. D'ailleurs,

elle ne se plaint pas... elle dit qu'elle ne souffre pas et, pourtant, elle dépérit.

MADAME CHENEVAS

Il prétend que c'est de la neurasthénie.

CLAIRE

C'est leur grand mot, quand leur science ne sait plus ; mais on n'est pas neurasthénique du jour au lendemain ; il y a des symptômes, une progression, tandis qu'elle est devenue triste tout à coup et silencieuse... elle qui était la joie de cette maison et qui respirait l'ivresse de vivre. La veille encore, elle mangeait, elle dormait, elle chantait, elle riait !

MADAME CHENEVAS

Elle rêvait aussi... elle a peut-être un chagrin secret, un mal moral dont il faudrait rechercher la cause.

CLAIRE, avec un peu d'impatience.

Quand tu répéteras toujours ça ! Tu penses bien qu'à plusieurs reprises j'ai interrogé Madeleine, avec quelle sollicitude ! C'est en vain... elle se tait... elle m'a vue angoissée et pleurant.

Une fois, une seule fois, j'ai cru enfin qu'elle allait parler; mais, tout de suite, elle s'est reprise et j'ai deviné, derrière son front pâle, la volonté, l'entêtement de ne rien dire. Que peut-il y avoir derrière ça... derrière ça... (Elle se frappe le front.) Voyons, elle ne te dit rien à toi non plus?

MADAME CHENEVAS

Non.

CLAIRE

Pourtant, elle a une grande confiance en toi, tu es son amie.

MADAME CHENEVAS

Toi aussi.

CLAIRE

C'est vrai! Ah! je ne sais plus que faire. Tout à l'heure, je lisais ce livre de médecine; je pense que je serai plus clairvoyante que les médecins. Quelle misère!

MADAME CHENEVAS

C'est dans son cœur qu'il faudrait lire.

CLAIRE

Oui, dans son cœur, mais comment?

MADAME CHENEVAS

Ecoute, j'ai une idée.

CLAIRE

Quoi ?

MADAME CHENEVAS

Son journal ?

CLAIRE

Tu crois ?

MADAME CHENEVAS

Oui... ce cahier que son père lui a donné et où elle écrit ses pensées, ses impressions.

CLAIRE

Oh ! nous n'y trouverons rien.

MADAME CHENEVAS

Qui sait ? Nous y trouverons peut-être un indice.

CLAIRE

Depuis quinze jours, elle n'y a rien écrit. Tu sais où il est ce journal ?

MADAME CHENEVAS

Oui. Il est dans sa chambre... dans un des tiroirs de son petit bureau.

CLAIRE

Eh! bien, va le chercher, pendant qu'elle dort.

(Madame Chenevas sort. Claire reste seule quelques secondes, puis Etienne, venant de son cabinet, entre dans le salon. Il a son chapeau, prêt à sortir.)

SCÈNE II

CLAIRE, ÉTIENNE

ÉTIENNE

Elle a fini par s'endormir?

CLAIRE

Oui.

ÉTIENNE

Il faut espérer que ça lui fera du bien. Pauvre petite, c'est désolant. Je ne sais plus comment je vis, je n'ai de goût à rien. Au milieu de tout ça, il faut s'occuper de ses affaires. Enfin, je suis obligé de faire quelques courses avant le

déjeuner. Je rentrerai à midi, midi et demi... A propos, j'ai reçu ce matin une lettre de Freydières... Il doit venir tout à l'heure nous faire ses adieux.

CLAIRE

Ses adieux?... Il part donc ?

ÉTIENNE

Il faut croire.

CLAIRE

Où va-t-il ?

ÉTIENNE

Il va à Tunis, pour ce procès dont il nous a parlé. Il t'expliquera ça... En tous cas, retiens-le jusqu'à ce que je rentre. Je voudrais bien lui serrer la main avant son départ. Tâche qu'il reste déjeuner...

CLAIRE

C'est bien.

ÉTIENNE

Allons, au revoir.

(Il sort.)

CLAIRE, restée seule.

Il part !

SCÈNE III

CLAIRE, MADAME CHENEVAS

(Madame Chenevas rentre avec le journal de Madeleine.)

CLAIRE

Tu l'as?

MADAME CHENEVAS

Oui.

CLAIRE

Elle ne s'est pas réveillée?

MADAME CHENEVAS

Je suis allée si doucement.

CLAIRE

Elle ne se méfie pas de nous, et nous en abusons.

MADAME CHENEVAS

Puisqu'elle ne veut pas parler. Tu es sa mère... Tu as tous les droits et tous les moyens te sont permis.

CLAIRE

Tu as raison ; mais ce livre ferme à clé... nous n'avons pas la clé... je tremble de l'ouvrir. Ah ! tant pis ! (Elle prend sur un meuble à côté d'elle un petit coupe-papier en métal et fait sauter la serrure. — Elle lit.)

« 1^{er} janvier... Je commence aujourd'hui mon
 « journal... J'ai besoin d'un confident et de ma-
 « térialiser les pensées qui, depuis quelque
 « temps, me bercent et m'oppressent. J'ai comme
 « un vertige d'espoir. » — « 4 janvier... C'est
 « aujourd'hui qu'il revient. Toute cette semaine
 « sans le voir m'a paru interminable. Il fait froid,
 « il pleut, et pourtant je suis joyeuse d'une joie
 « que je voudrais crier et je comprends ceux
 « qui ont la foi et qui, dans certains pays, le jour
 « de Pâques, s'embrassent dans les rues en
 « disant : « Christ est ressuscité ! ». — Jeudi
 « soir. Il est venu. Hélas ! ma pauvre joie, c'est
 « maintenant de la tristesse. Je suis découragée,
 « il me parle toujours comme à une enfant. Il
 « ne s'aperçoit de rien... »

MADAME CHENEVAS

C'est Freydières.

CLAIRE

Ça ne peut être que lui.

MADAME CHENEVAS

Qu'est-ce que tu as ?

CLAIRE

Rien, rien ! (Elle continue de lire.) Oui, c'est bien ça, elle l'aime... elle l'aime, voilà... Ce n'est pas la peine de continuer... nous savons à quoi nous en tenir.

MADAME CHENEVAS

Un amour de jeune fille, ça n'est pas bien grave...

CLAIRE

Ses sentiments à elle ne sont jamais superficiels.

MADAME CHENEVAS

Elle l'aime, mais ce n'est pas une raison pour être malade comme elle l'est. Il doit y avoir autre chose ; lui, l'aime-t-il, tout est là.

CLAIRE

Oui, laisse-moi, veux-tu, laisse-moi.

MADAME CHENEVAS

Oui.

(Elle s'en va. Claire reste quelques secondes accoudée, songeuse. Elle n'a pas entendu que Madeleine a ouvert tout doucement la porte du salon et que maintenant sa fille est derrière elle, enveloppée dans une toute blanche matinée et très pâle.)

SCÈNE IV

CLAIRE, MADELEINE

MADELEINE, très irritée.

Ah! c'est toi qui avais mon journal? Pourquoi l'as-tu pris? Pourquoi as-tu fait ça? Tu n'en avais pas le droit... il est à moi, il n'est pas à toi... c'est mal ce que tu as fait là!

CLAIRE

Madeleine, Madeleine, tu oublies que c'est à moi, que c'est à ta mère que tu parles.

MADELEINE

Je parle à celle qui a pénétré avec effraction dans mes plus intimes pensées, à celle qui a violé mon âme.

CLAIRE

Tais-toi, tais-toi!

MADELEINE

Oui. (Elle prend le livre et le jette à l'autre bout du salon.) Oh! je n'en ai plus besoin, je n'y tiens

plus... tu peux le garder. Tout le monde peut le lire maintenant... ça m'est bien égal.

CLAIRE, très douce, va ramasser le livre.

Tu as tort, Madeleine, de te révolter, et j'avais le droit de faire ce que j'ai fait.

MADELEINE

Alors, pourquoi t'es-tu cachée? Pourquoi as-tu profité de mon sommeil pour te glisser dans ma chambre, pour fouiller dans mes tiroirs? Tu espérais remettre ce livre à sa place avant que je fusse réveillée et je ne me serais aperçue de rien; et ta curiosité eût été satisfaite. Malheureusement, tu as mal calculé, je me suis réveillée avant. D'ailleurs, j'avais rêvé qu'on entrait dans ma chambre et, dans mon sommeil, j'ai vu, oui, j'ai vu qu'on me prenait ce livre.

CLAIRE

Ah! ma pauvre enfant, je ne me suis pas livrée à tant de calculs, et ce n'est pas ma curiosité que je désirais satisfaire, mais mon angoisse que je voulais éclairer. Voilà quinze jours, songe donc, que je te vois minée par je ne sais quelle souffrance, que je te vois infiniment triste et silencieuse obstinément; tu te

replies sur toi-même, il semble que tu aies perdu ta confiance en moi et qu'un abîme se soit creusé entre nous.

MADELEINE

Si je me taisais, c'est apparemment que je voulais garder mon secret et si j'avais voulu même mourir avec ce secret, cela ne regardait encore que moi. Ma vie intérieure m'appartient, j'imagine, et j'entends qu'on la respecte. Je n'avais et je n'ai rien à te dire. Je ne suis plus une enfant, et il arrive un âge où les jeunes filles ne se montrent plus toutes nues, même à leurs mères.

CLAIRE

Ah ! comme tu méconnaissais ma tendresse ! Mais ta colère ne m'irrite pas, tes paroles blessantes ne me blessent pas. Ce n'est pas ma chère Madeleine qui parle en ce moment, ce n'est pas l'enfant que j'ai bercée, que j'ai nourrie, que j'ai élevée avec tant d'amour, c'est un être de douleur et de fièvre et, si j'ai tant désiré connaître ton secret, c'était pour tâcher à consoler cette douleur et à guérir cette fièvre... Alors j'ai employé le seul moyen qui était en mon pouvoir, puisque tu ne disais rien. Ce moyen te semble

arbitraire, déloyal, soit. Eh ! bien, je te demande pardon... je te demande pardon.

MADELEINE, avec un geste vers sa mère.

Oh ! maman !

CLAIRE

Et quelle chose si terrible ai-je donc découverte ? Tu aimes... tu aimes... pourquoi t'en cacher ? Ce n'est pas un crime d'aimer et ce n'est pas une honte, on n'est pas maître de son cœur.

MADELEINE

Ce n'est pas ça, tu te trompes, ce n'est pas ça. D'abord, je ne l'aime plus, je ne peux plus l'aimer. C'est fini, c'est bien fini, va !

(Elle tombe sur le canapé et éclate en sanglots.)

CLAIRE, venant auprès d'elle.

Voyons, Madeleine, ma chérie, qu'est-ce qu'il y a ?

MADELEINE

Ah ! mère, je suis trop malheureuse. Tu ne peux pas savoir ce que je souffre. Je te demande pardon, ce n'est pas ma faute, je ne voulais pas pleurer, je ne voulais rien dire, mais ma vie est brisée.

CLAIRE

A ton âge, comment peux-tu dire ça ?

MADELEINE

Oui, brisée, je sais bien ce que je dis... Oh ! j'ai mal, j'ai mal. Il me semble qu'on serre mon cœur gonflé dans ma poitrine et puis qu'on le piétine de façon à en faire une pauvre petite chose... une pauvre petite chose écrasée.

CLAIRE

Mais je ne peux pas te laisser...

MADELEINE

Tu ne peux rien faire.

CLAIRE

Si, je peux t'entendre, t'écouter. Allons, viens tout près de moi, sur mes genoux, comme lorsque tu étais toute petite.

(Elle la prend sur ses genoux.)

MADELEINE

Je ne peux rien dire... surtout à toi.

CLAIRE

Pourquoi, à moi ?

MADELEINE

Parce que tu es ma mère, que j'adore.

CLAIRE, parlant avec précaution et, pour ainsi dire, à tâtons, comme une personne qui marche, sans lumière, dans une sombre chambre inconnue.

Oublie alors que je suis ta mère... dis-toi que nous sommes deux femmes et que les femmes sont égales dans la souffrance d'aimer... Voyons, parle, je vais t'aider... Pourquoi ne peux-tu plus l'aimer ? L'autre soir, tu lui as peut-être dit... Je ne sais pas, je cherche, n'est-ce pas ?... Quelquefois, lorsqu'on a un sentiment profond, on se trahit malgré soi... Et puis, dans l'atmosphère de ce bal, dans la joie d'être jolie et courtisée, tu as peut-être prononcé des paroles significatives.... définitives.... qu'il n'a pas entendues... qu'il n'a pas voulu entendre.

MADELEINE

Oh ! non, ça n'est pas ça, au contraire.

CLAIRE, comme à elle-même.

Au contraire, ah ! Enfin, ce soir-là, il s'est

passé quelque chose. Parle, aie un peu de courage.

MADELEINE

Eh ! bien, voilà... je vais tout te dire, parce que je ne peux plus garder ça en moi... ça m'étouffe. Eh ! bien, voilà ! Oh ! non, ça n'est pas possible ! ça n'est pas possible !

CLAIRE

Madeleine, mon enfant, quoi que ce soit, je t'adjure de me le dire.

MADELEINE

Eh ! bien, voilà, c'est une conversation que j'ai entendue... des gens qui parlaient... un homme et une femme que je ne connais pas. J'étais assise auprès d'eux... ils ne savaient pas que j'étais ta fille.

CLAIRE

Oui, oui, et alors ?

MADELEINE

Alors, ils ont parlé de toi... et de lui... et ils ont dit que tu étais sa...

CLAIRE

Ça n'est pas vrai... ça n'est pas vrai !

MADELEINE

Mais tu ne m'as pas laissé...

CLAIRE

Je devine ce qu'ils ont pu dire et je crois les entendre. Je comprends maintenant ton désespoir et ton silence et pourquoi tu m'as parlé tout à l'heure, non pas comme une fille à sa mère, mais comme une femme à sa rivale; non, je ne suis pas ta rivale. Ma pauvre petite, c'est vrai, tu ne sais pas ce qu'est le monde, mais un cruel instant t'a suffi pour connaître sa méchanceté, sa légèreté et le ton habituel de ses conversations.

MADELEINE

Mais ils ont dit ça de toi, maman, de toi.

CLAIRE

Il n'y a pas de femme qui soit à l'abri de ces insinuations et de ces calomnies, tu t'en rendras compte plus tard. Un homme et une femme sont liés, sont amis, le monde en déduit de telles conséquences...

MADELEINE

Mais ces gens-là ne te connaissent pas, tu ne leur as rien fait; ils sont donc méchants.

CLAIRE

Non, ils ne sont peut-être pas méchants; ils ont dit ça sans y attacher d'importance, ignorant que tu étais là et que ce qu'ils disaient ainsi légèrement, retombait lourdement sur ton cœur... car tu l'as cru...

MADELEINE

Non, non, je n'ai pas voulu le croire, c'est-à-dire que je ne sais pas... Je voulais oublier ces vilaines paroles, mais, malgré moi, je les entendais continuellement, elles résonnaient en moi. C'était l'écrasement du plus tendre idéal en toi et du plus doux rêve en lui. Ah! ces paroles, je les aurais entendues toujours ou plutôt j'en serais morte!... oui, morte!

CLAIRE

Ne dis pas ça.

MADELEINE

Ah! il n'y a qu'une heure encore, je t'assure que je ne tenais pas beaucoup à la vie... Je me

rappelle, ce soir-là, j'étais si heureuse ! je venais de causer avec lui et, pour la première fois, j'avais eu la certitude qu'il m'aimait.

CLAIRE

Comment ?

MADELEINE

Oh ! il ne me l'a pas dit... Il est bien trop délicat pour ça, mais tu sais, nous autres femmes, nous ne nous y trompons pas... ça se sent, ces choses-là ; et puis, figure-toi, il m'a fait une scène... oui, une scène de jalousie à propos d'un imbécile avec qui j'avais dansé... un nommé Prabert... Prabert, je te demande un peu... c'est fou ; il s'est repris tout de suite, naturellement... N'empêche qu'il s'est mis en colère... et j'étais si contente... Et puis, quelques minutes après, il a fallu que ces gens... Ah ! c'est affreux. Alors, je m'expliquais sa réserve avec moi, sa froideur depuis quelque temps et pourquoi il ne venait plus si souvent à la maison, comme s'il voulait m'éviter, me fuir... Et puis, surtout, cette pensée qu'une chose pareille était l'obstacle à mon bonheur.

CLAIRE

Mais tu ne le crois plus, maintenant ?

MADELEINE

Non, je ne le crois plus.

CLAIRE

Ah! tu ne le dis pas bien.

MADELEINE

Non, ça n'est pas vrai, ça n'est pas vrai... Tu me l'affirmes... tu me le jures?

CLAIRE

Oui, je te le jure.

MADELEINE

Sur ma vie?

CLAIRE

Oui, sur ta... (Elle se reprend et dit :) ou plutôt sur ton bonheur, car, vois-tu, la vie sans bonheur, ce n'est rien, sur ton bonheur...

MADELEINE

Mais mon bonheur, c'est d'être sa femme!

CLAIRE

Puisque tu l'aimes et qu'il t'aime, tu seras sa femme... me crois-tu maintenant ?

MADELEINE

Oh ! oui, maman... je te demande pardon. Ah ! si tu savais quel poids de moins j'ai là. Je respire, je revis, je vais bien me porter, je le sens, je te le promets. Tu n'auras plus de chagrin à cause de moi, je ne te ferai plus pleurer.

(A ce moment, la femme de chambre entre.)

MARIE

Madame, c'est Monsieur Freydières qui désire parler à Madame.

CLAIRE

Dites à Madame Chenevas de venir... on fera entrer Monsieur Freydières quand je sonnerai.

MARIE

Bien, Madame.

(Elle sort.)

MADELEINE

C'est lui, lui, je ne veux pas le voir... je me sauve. Que vas-tu lui dire ?... Surtout interroge-

le adroitement... n'aie pas l'air de me jeter à sa tête. Enfin, je m'en rapporte à toi. Mon bonheur est entre tes mains.

CLAIRE

Tu peux t'en rapporter à moi.

SCÈNE V

CLAIRE, MADELEINE, MADAME CHENEVAS

MADAME CHENEVAS

Tu m'as fait demander?

CLAIRE

Oui, Freydières est là... je voudrais lui parler... emmène Madeleine... reste avec elle.

MADAME CHENEVAS

Oui.

(Elle sort avec Madeleine. Claire reste seule, en proie aux réflexions que l'on devine; puis elle sonne. La femme de chambre introduit Freydières.)

SCÈNE VI

CLAIRE, FREYDIÈRES

FREYDIÈRES

Bonjour, Claire, comment allez-vous ?

CLAIRE

Pas bien, mon pauvre ami, comme vous pouvez le penser.

FREYDIÈRES

Comment va Madeleine, ce matin ?

CLAIRE

Mieux, je vous remercie, ou plutôt j'espère qu'elle va aller mieux. Ah ! je viens de passer deux semaines affreuses. J'ai beaucoup réfléchi, il faut même que je vous parle très gravement. (Elle lui fait signe de s'asseoir.) Depuis quelque temps, la vie devient très sombre autour de moi et, au milieu de trop de soucis de toutes sortes, j'ai compris, j'ai senti que je ne devais plus vous aimer comme par le passé. Oh ! je vous garderai toujours, vous n'en doutez pas, une grande affec-

tion et je vous demande de transformer, tous les deux d'accord, en amitié, avec tout ce qu'un tel sentiment peut contenir de fidélité, de sécurité, de dévouement et aussi de souvenirs, un autre sentiment qui comporte, lui, bien des tourments et des remords et... peut-être des désastres ! Une telle proposition de ma part vous surprend ?

FREYDIÈRES

Je l'avoue, mais comment un tel changement?...

CLAIRE

Je ne suis plus la femme que vous avez connue. Oui, j'ai cru jusqu'ici que l'amour était tout... j'ai été imprudente, jalouse, sensuelle, exclusive, passionnée, mais, voyez-vous, il y a tout de même d'autres choses... je m'en aperçois bien aujourd'hui, et il a suffi que Madeleine tombât malade pour que je me croie punie en elle et que mes sentiments envers vous se soient transformés. Vous avez été pendant cinq années, Jacques, ma seule raison de vivre... vous resterez, quoi qu'il arrive, celui que j'aurai uniquement aimé.

FREYDIÈRES

Ma chère Claire !

CLAIRE

D'ailleurs, il paraît que vous partez?

FREYDIÈRES

Oui.

CLAIRE

C'est seulement tout à l'heure et par Etienne que j'ai appris cette nouvelle.

FREYDIÈRES

Ne vous en offensez pas : tous ces jours-ci, je n'ai pas pu vous parler, au milieu de vos inquiétudes. D'ailleurs, la date de mon départ n'était pas absolument décidée ; mais, en effet, je quitte Paris après-demain.

CLAIRE

Oui, vous partez, parce que vous ne m'aimez plus.

FREYDIÈRES

Claire, pourquoi dites-vous ça !

CLAIRE

Parce que je veux venir au secours de votre faiblesse, au-devant de votre pitié. Il y a long-

temps que j'ai senti que vous vous détachiez de moi et, si j'ai parlé la première, c'est pour vous faciliter le triste devoir de parler à votre tour... Ne m'épargnez donc pas... Soyez franc et fort, mais vous pleurez!

FREYDIÈRES

Oui, je pleure... je pleure sur vous et de la peine que je vous fais, car je n'ai pas été dupe de votre ruse généreuse.

CLAIRE

Non, vous n'avez pas été dupe, mais vous n'avez pas protesté, vous n'avez pas crié vers moi. Alors, pleurez, vos larmes sont un aveu. Vous ne m'aimez plus, ce n'est pas votre faute... je ne vous en veux pas... Je vous plains, au contraire, vous êtes malheureux. Il se passe en vous un drame poignant, car, non seulement vous ne m'aimez plus, mais vous en aimez une autre.

FREYDIÈRES

Je vous jure...

CLAIRE

Vous en aimez une autre et c'est ma fille...

FREYDIÈRES

Non, Claire, vous vous trompez.

CLAIRE

Ah ! tant pis alors, parce qu'elle vous aime et, ce qui est plus grave, elle a pu croire que vous l'aimiez.

FREYDIÈRES

Je ne le lui ai jamais dit !

CLAIRE

Ah ! tu vois bien. Eh ! bien, c'est ce que je voulais savoir. Tu n'es qu'un misérable. C'est monstrueux, ce que tu as fait là... ça n'a pas de nom. Je comprends que tu aies assez de moi... au bout de cinq ans, je ne te plais plus, cinq ans, c'est déjà très beau et je n'ai pas à me plaindre. Je t'ai donné tout mon cœur et toute ma chair, tu n'en veux plus, soit ! Je comprends que tu sois las de l'adultère et de ses complications, de ses précautions et de ses gênes. Je comprends que tu désires une maîtresse libre, je me rends compte aussi que tu arrives à l'âge où un homme sent le besoin d'avoir un foyer à soi. Je comprendrais que tu me quittes pour te marier,

que tu choisisses une jeune fille, c'est dans l'ordre, mais pas ma fille, ah ! non, pas celle-là ! Elle aurait dû t'être sacrée entre toutes, tu n'aurais même pas dû l'effleurer d'une pensée, et pourtant tu y as pensé !

FREYDIÈRES

Vous vous égarez, Claire... mais quels projets me prêtez-vous donc ? Vous me parlez comme si j'avais voulu ce qui arrive ; mais je ne sais comment ce sentiment est né en moi... en vérité, je ne le sais pas. Mais songez donc que je la voyais sans cesse ; alors, de vivre continuellement auprès d'elle, c'était une épreuve dangereuse. J'ai été séduit, malgré moi, oui, malgré moi, par ce charme mystérieux de la jeune fille et qui, chez Madeleine, est tout-puissant parce qu'il est fait d'innocence véritable. Et puis, on ne se méfie pas, on pense qu'un si doux parfum ne vous enivrera pas : il vous enivre pourtant et l'on en est tout imprégné. Je ne me rendais pas compte de ce qui se passait en moi... tout ce que je vous dis là, je ne me le formulais même pas. Il n'y a encore pas bien longtemps, je la considérais comme une enfant, comme la petite fille que j'avais connue, et ce n'est que du jour où j'ai senti le trouble qu'elle éprouvait auprès de moi

que j'ai compris la nature du charme que j'éprouvais auprès d'elle, et son amour m'a révélé le mien. Alors, j'ai voulu fuir, j'ai voulu ne plus revenir dans cette maison et, la première, rappelez-vous, vous vous êtes alarmée de mon absence. Il n'y a donc pas eu préméditation de ma part ni trahison envers vous. Je ne me suis pas fait aimer d'elle, je ne lui ai jamais dit une parole d'amour. Je ne me défends ni ne m'accuse : je vous explique sincèrement...

CLAIRE

Cruellement...

FREYDIÈRES

C'est la même chose, je vous explique ce qui s'est passé en moi, et vous devez me croire, Claire, je vous en supplie... vous devez me croire : la preuve, c'est que j'ai décidé de ne plus la revoir.

CLAIRE

Je vous crois... je vous crois... mais ce n'en est pas moins horrible pour moi. Songez donc... vous deux, vous deux, et je ne puis rien dire. C'est vous, c'est vous qui me donnez un coup de couteau dans le cœur, et c'est elle, ma fille, qui

me bâillonne pour que je ne crie pas. Vous m'assassinez tous les deux!

(Elle éclate en sanglots.)

FREYDIÈRES

Claire, écoutez-moi.

CLAIRE, dans les larmes.

Oh! laissez-moi, laissez-moi, ne me dites plus rien. J'avais résolu d'être plus vaillante, mais c'est plus fort que moi. Je ne vous en veux même pas. Je ne suis pas jalouse de ma fille, n'est-ce pas? J'ai eu tort de vous attirer ici et d'organiser votre intimité dans cette maison. J'aurais du prévoir qu'un jour Madeleine aurait dix-huit ans, mais on ne pense jamais à cet autre danger, et que vous retrouveriez en elle, on dit qu'elle me ressemble, votre premier et jeune amour en moi. Oh! ne protestez pas, si vous saviez comme tout m'est égal, maintenant. Je ne tiens plus à rien... une heure comme celle-ci vous vieillit plus que vingt années. Désormais, je serai plus que vieille, je me survivrai. Mais il ne s'agit déjà plus de moi. Il s'agit de ma fille. Qu'allez-vous faire?

FREYDIÈRES

Je vous l'ai dit : je vais partir et je ne la reverrai plus.

CLAIRE

Je ne peux pas annoncer ça à Madeleine.

FREYDIÈRES

Vous n'avez rien à lui annoncer.

CLAIRE

Elle sait que vous êtes là et, après l'explication que je viens d'avoir avec elle...

FREYDIÈRES

Une explication ?

CLAIRE

Oui, je viens d'apprendre tout à l'heure et d'elle-même pourquoi l'autre soir elle était partie, bouleversée, de chez les Ernstein. Elle m'a avoué que, ce soir-là, elle avait surpris une conversation qui lui a révélé notre liaison... Comprenez-vous ?

FREYDIÈRES

Oh! Et alors?

CLAIRE

Alors, je lui ai crié que ce n'était pas vrai ; je le lui ai juré sur sa vie, sur son bonheur, et pour faire un tel serment, je n'ai pas hésité, je vous assure.

FREYDIÈRES

Vous avez bien fait... vous avez bien fait...

CLAIRE

J'ai bien fait, n'est-ce pas ?

FREYDIÈRES

Oui.

CLAIRE

J'ai été plus loin et pour que, malgré ce serment, il ne subsistât plus aucun doute en elle, puisqu'elle vous aime et que vous l'aimez, je lui ai dit qu'elle serait votre femme.

FREYDIÈRES

Comment! Vous voudriez que j'épouse Madeleine? Voyons, Claire, vous n'y pensez pas...

c'est impossible... je ne veux pas... je ne peux pas... Et c'est vous qui me proposez ça, mais vous n'avez donc pas réfléchi? Vous n'avez donc pas songé à la situation épouvantable qu'une telle solution créerait entre nous?

CLAIRE

Il ne s'agit pas de nous, il s'agit de Madeleine; elle ignorera, c'est l'essentiel.

FREYDIÈRES

Mais supposez que, plus tard, elle apprenne la vérité, elle aura le droit de vous reprocher d'avoir installé son bonheur sur une complicité.

CLAIRE

Sur un sacrifice.

FREYDIÈRES

Votre sacrifice vous aveugle trop sur la qualité de la résolution que vous prenez.

CLAIRE

Et puis, lorsqu'une femme a auprès d'elle un homme qui peut la défendre, il y a des choses qu'on ne vient pas lui dire. Le monde n'est pas brave.

FREYDIÈRES

Ah! puisque vous en parlez, comment nous jugera-t-il, le monde? Il dira que vous avez donné cyniquement votre amant à votre fille et il sous-entendra, de notre part, dans une telle union, les plus vils arrangements.

CLAIRE

Il ne sauvera pas ma fille, le monde. Donc, peu m'importe ce qu'il dira. J'ai juré à Madeleine que je n'avais pas été votre maîtresse, je lui ai promis qu'elle serait votre femme, nous sommes engagés vis-à-vis d'elle.

FREYDIÈRES

Vous êtes engagée, vous, mais pas moi.

CLAIRE

Nous sommes solidaires.

FREYDIÈRES

Voyons, voyons, Claire, une chose pareille est impossible, n'est-ce pas! Nous la discutons là, comme deux ennemis, comme deux adversaires. C'est affreux! Unissons-nous, au contraire... Cherchons ensemble. Il ne manque pas

de raisons à donner à Madeleine. Oui, c'est vrai, notre amour sombre désespérément dans des circonstances effroyables, mais nous devons rester deux amis, deux amis tendres et désolés. Je vous ai aimée, Claire, je vous ai aimée... je suis torturé moi aussi, et je souffre et je pleure... Tout le déchirement des séparations est en moi ; mais, du moins, ne faisons pas avec des fleurs de deuil un bouquet de fiançailles. Ah ! croyez-moi, votre sacrifice est inutile, ce n'est pas le bonheur de Madeleine que vous avez décidé.

CLAIRE

Pourquoi ?

FREYDIÈRES

Parce que le bonheur est plus exigeant, parce qu'en admettant même qu'elle ne sache jamais rien et que sa foi en vous ait chassé tous ses doutes, vous seriez toujours implicitement, mystérieusement, auprès de nous, entre nous ; son instinct de femme devinerait votre présence errante et son cœur filial serait étreint d'angoisse. Non, je vous le jure, nous ne serions pas heureux.

CLAIRE

Ah ! ne dites donc pas ça ! J'étais déjà auprès de vous, entre vous, et pourtant vous vous êtes

aimés. Mais si cette porte s'ouvrait en ce moment et si Madeleine entrait, la clarté d'un beau jour entrerait avec elle; vous ne regarderiez plus dans le sombre passé, et tout le bonheur vous apparaîtrait certain et désirable.

FREYDIÈRES

Je n'en sais rien... c'est peut-être vrai... tout est possible; mais je ne veux même pas y songer... je ne veux pas vivre en vous sachant enterrée vivante. Non, non, Claire, écoutez-moi : je suis prêt à tout, je m'en irai pour toujours; je disparaîtrai complètement, s'il le faut... je recommencerai ailleurs, n'importe où, une autre vie, mais pour Madeleine, ce sera comme si j'étais mort.

CLAIRE

Alors elle dira : c'était donc vrai!

FREYDIÈRES

Mais non, dites-lui qu'elle s'est trompée, que je ne l'aime pas, car enfin je ne lui ai jamais rien dit qui l'autorise...

CLAIRE

Vos façons d'être avec elle l'ont renseignée

et votre accès de jalousie, l'autre soir, a éclaté devant des yeux clairvoyants... ou alors, il fallait être plus maître de vous.

FREYDIÈRES

Ah! pourquoi ai-je connu Madeleine? Ah! oui, vous avez eu tort de m'attirer chez vous et j'ai eu tort de ne pas résister. Alors, votre fille a grandi auprès de nous, dans l'influence éparse de notre amour, dans l'atmosphère contagieuse de l'adultère et, de compromissions en compromissions, nous en arrivons aujourd'hui à discuter, à oser discuter une infamie, une sorte d'inceste, un véritable crime.

CLAIRE

Combien de drames intérieurs se déroulent autour de nous dont nous ignorons les dénouements silencieux...

FREYDIÈRES

... Et hypocrites...

CLAIRE

Et douloureux!

FREYDIÈRES

La douleur n'est pas une excuse.

CLAIRE

Mon excuse, c'est que, depuis quinze jours, j'assiste à l'agonie de mon enfant et qu'il n'y a que ce moyen de la sauver.

FREYDIÈRES

Vous êtes hypnotisée, en ce moment, par cette idée que votre fille peut en mourir et cette idée-là vous cache tout le reste; mais elle a dix-huit ans... dix-huit ans! c'est-à-dire toute la vie devant elle pour oublier... et elle oubliera.

CLAIRE

Et si elle n'est pas de celles qui oublient; n'y eût-il qu'une chance pour qu'elle en mourût, c'est cette chance-là que nous devons conjurer.

FREYDIÈRES

Ah! tenez, vous auriez mieux fait de lui dire la vérité.

CLAIRE

C'est dans les romans qu'on dit la vérité; mais, dans la vie, lorsqu'un hasard la découvre,

on tâche de la recouvrir, pour ne pas provoquer des malheurs irréparables!

FREYDIÈRES

Mieux vaut la vérité pourtant, avec toutes ses conséquences, qu'un tel désordre.

CLAIRE

Vous auriez donc voulu que je dise la vérité à Madeleine?

FREYDIÈRES

Oui... cent fois oui!

CLAIRE

Ah! vous ne parleriez pas ainsi si vous l'aviez vue, si, comme moi, vous aviez tenu dans vos bras une malheureuse enfant pâle et tremblante, si, comme moi, vous aviez lu dans ses yeux anxieux la terreur de ma faute et la honte de son amour souillé! Vous comprendriez que je n'aie pas eu le courage, la cruauté de lui dire la cruelle vérité... oui, j'ai tout promis, j'ai tout juré, parce qu'au-dessus de la vérité, il y avait sa candeur et sa fragilité... parce qu'avant tout, il y a la pitié... et, puisque vous parlez de crime, le véritable crime eût été de frapper,

mortellement peut-être, une innocente, entendez-vous, une innocente. Si vous ne pensez pas ainsi, annoncez vous-même à Madeleine votre résolution ; dites-lui que vous partez et que vous ne reviendrez plus. Si vous avez décidé que là est votre devoir, prenez-en devant elle toute la responsabilité, et épargnez-moi du moins les tortures d'une nouvelle explication avec mon enfant. D'ailleurs, je ne pourrais plus... je suis à bout de forces... je vais la faire appeler et vous lui parlerez.

(Elle va sonner.)

FREYDIÈRES .

Vous n'y pensez pas, Claire, que faites-vous là ?

CLAIRE

Il le faut.

(La femme de chambre entre.)

MARIE

Madame a sonné.

CLAIRE

Dites à Mademoiselle de venir.

MARIE

Bien, Madame.

(Elle sort.)

FREYDIÈRES

Comment voulez-vous que je lui dise ?

CLAIRE

Je ne sais pas... vous trouverez sans doute les raisons que je n'ai pas su trouver.

SCÈNE VII

CLAIRE, FREYDIÈRES, MADELEINE

MADELEINE

Tu m'as fait demander, maman ?

CLAIRE

Oui, ma chérie, Monsieur Freydières voudrait te parler.

MADELEINE, souriant.

Ah ! (Puis voyant le trouble de Freydières.) Comme vous me regardez ! Vous me trouvez changée, n'est-ce pas ? J'ai été très-malade, vous savez, très-malade.

FREYDIÈRES

Je le vois bien... je le vois bien.

MADELEINE

Mais vous m'effrayez ! Vous avez l'air de ne pas me reconnaître ; je suis donc changée à ce point-là ? Ah ! je ne dois pas être très jolie et je ne suis guère coquette pour paraître devant vous avec une figure pareille. Mais vous avez à me parler ?

FREYDIÈRES, avec un grand effort.

Oui, je viens vous dire adieu.

MADELEINE, très émue.

Comment, adieu ? Vous partez ?

FREYDIÈRES

Oui, je pars.

MADELEINE

Pourquoi me dites-vous adieu et non pas au revoir ? Vous partez donc pour toujours... Je ne vous reverrai plus... Je ne vous reverrai plus...

(Ses yeux se remplissent de larmes ; elle est sur le point de tomber.)

FREYDIÈRES, s'élançant vers elle.

Non, non, Madeleine, je reviendrai... je

reviendrai... Je suis obligé de partir... Lorsque j'ai pris cette décision, votre mère ne m'avait pas encore parlé: je ne connaissais pas encore vos sentiments... mais s'ils n'ont pas changé... à mon retour...

MADÉLEINE

Voici ma main, mon grand ami, quoi qu'il arrive, mes sentiments à moi ne changeront jamais. Elle va se jeter dans les bras de sa mère, puis, très troublée, elle dit :) J'ai laissé tante Alice très inquiète... j'ai promis de la rassurer... je vais la chercher.

(Elle sort.)

SCÈNE VIII

CLAIRE, FREYDIÈRES

FREYDIÈRES

Vous avez raison... C'est dans les romans qu'on dit la vérité... Quand j'ai vu cette enfant... Mais vous, qu'allez-vous devenir.

CLAIRE

La vie est finie pour moi, elle continue pour vous. Vous oublierez et je me résignerai.

FREYDIÈRES

Tout de même, notre part n'est pas égale.

CLAIRE

Vous savez bien qu'en amour, c'est toujours la femme qui expie.

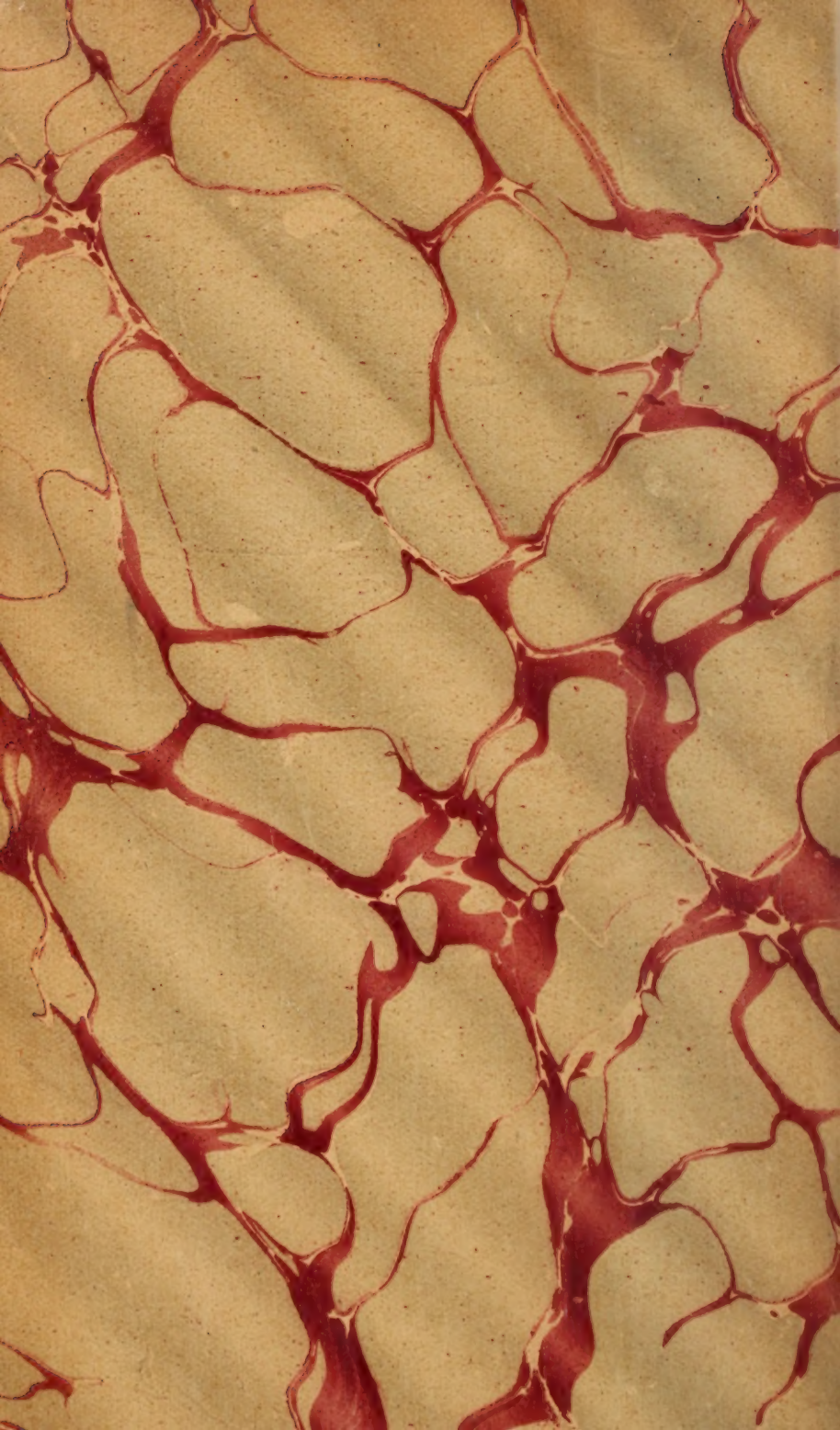
FREYDIÈRES

Je vous vénère.

CLAIRE

Je suis une malheureuse.

(Elle pleure silencieusement pendant que le rideau tombe lentement.)



PQ
2607
05A83

Donnay, Maurice Charles
L'autre danger

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW



D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 16 19 04 10 005 9